LA REINE COTILLON

DRAME EN CINQ ACTES, EN DIX TABLEAUX

PAR

ANICET BOURGEOIS ET PAUL FÉVAL

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

MDCCCLXVII

LA

REINE COTILLON

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris,
sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 5 Décembre 1866

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.

LA

REINE COTILLON

DRAME EN CINQ ACTES ET DIX TABLEAUX

PAR

Auguste

ANICET-BOURGEOIS, ET PAUL FÉVAL

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES EDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

PERSONNAGES

ANDRÉ JACQUIN	MM.	LAFERRIÈRE.
DE WALDECK		PAUL DESHAYES.
LE DUC DE RICHELIEU		VANNOY.
LOUIS XV		J. DESCHAMPS.
JEAN DU BARRY		VALNAY.
LE DUC DE CHOISEUL		DELAISTRE.
MATIFAS		MONTAL.
LAJARDIE		FLEURY.
DE NAVAILLES		STUART.
BUCHAILLE		DURAND.
VIGNOLLE		MARCHAND.
LECOULTEUX		PATRAT.
LORRAIN		GUÉRY.
UN PORTE-CLEFS		LANSOY.
ZAMORE		JUPITER.
UN DOMESTIQUE		PASCAL.
UN GARDE-FRANÇAISE		PAUL.
HÉLÈNE	Mmes	ROUSSEIL.
JEANNE LANGE		MANVOY.
Mme DE BREAC		J. PELLETIER.
COMTESSE D'EGMONT		COLOMBIER.
ROSALIE		EVA PERLY.
ZOÉ		GREBERT.
Mmes ROYALES.		E. HUGUET; HONORINE.
Mme VICTOIRE		MARIA.

MM. les directeurs de théâtres de province ne pourront faire représenter le drame de *la Reine Cotillon* qu'après avoir obtenu l'autorisation formelle et par écrit des auteurs. S'adresser, pour demander cette autorisation, à M. Perragallo, agent général, rue Saint-Marc, No 30.

LA
REINE COTILLON

ACTE PREMIER

Premier Tableau

LE CHEVALIER NOIR

Une chambrette de jeune fille, fenêtre mansardée, garnie de plantes grimpantes en fleur. Aspect modeste et frais, petit mobilier très-simple, au milieu duquel on remarque un prie-Dieu riche et de grand style. Cela doit faire contraste avec les autres meubles.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSALIE, ZOÉ, ouvrières en modes, entrant dans la chambre.

ROSALIE, à la porte.

Prenez garde! La porte est étroite.... Prenez donc garde!.. (Zoé et les ouvrières entrent, portant un manteau de cour, avec précaution et respect.) La fille de M. le duc de Richelieu, madame d'Egmont, est encore plus difficile que la comtesse de Choiseul... Étalez-moi cette merveille... là. (Elle montre le prie-Dieu.)

ZOÉ.

Y penses-tu?... le prie-Dieu d'Hélène. Elle y tient comme à la prunelle de ses yeux!

ROSALIE.

Alors, des chaises! Et vite!... J'ai pris sur moi de vous faire monter à la chambre d'Hélène pendant que cette belle pimbêche est à l'église... nous serons mieux ici que dans l'atelier pour attacher les bouquets de pierreries... Est-elle dévote, cette Hélène!

ZOÉ, aidant à étendre le manteau sur des chaises.

L'ouvrage n'y perd rien. Elle a travaillé toute la nuit.

ROSALIE, disposant les plis du manteau.

Toujours dans sa chambre! Jamais à l'atelier... Voyons! Dépêchons, mesdemoiselles. (On lui présente un carton où elle choisit des bouquets de fleurs brillantés de diamants.)

ROSALIE.

(Les ouvrières attachant les bouquets.) La comtesse veut son manteau pour ce soir, et il nous manque justement une ouvrière, Jeanne.

ZOÉ.

Oh! celle-là n'aime pas la solitude. (Tout le monde rit.)

ROSALIE.

C'est la gaieté de l'atelier... une folle qui pense tout haut et qui rit de si bon cœur! Écoutez! on chante...

TOUTES.

C'est Jeanne!

SCÈNE II

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, entre en riant. Elle est en costume de ville très-coquet; elle achève sa chanson en passant le seuil.—Fredonnant :

Dans les gardes-françaises
J'avais un amoureux.

(Parlé.) Bonjour!

TOUTES.

Bonjour, Jeanne.

ROSALIE.

Je parie que tu n'as pas passé la nuit à travailler, toi?

JEANNE.

Parie, tu gagneras... Je ne travaille que quand l'occasion manque pour s'amuser... (Elle admire le manteau.)

ZOÉ.

Et tu ne reviens pas de l'église?

JEANNE.

Je reviens de la chasse.

TOUTES.

De la chasse!

JEANNE, avec fierté.

De la chasse du roi, mesdemoiselles, tout simplement... Aimez-vous le faisan?

ROSALIE.

Dame!

JEANNE.

Vous n'en avez jamais mangé... c'est comme moi... Le comte Du Barry dit que c'est délicieux.

ROSALIE, riant.

Jean Du Barry, qui t'a promis de faire ta fortune.

ZOÉ, de même.

Jean Du Barry, qui n'a pas un son vaillant!

ROSALIE.

Et qui jure comme un demi-cent de païens!

JEANNE.

Il me fait rire, et quand je ris, moi, je pardonne tout! Voici la deuxième fois que le comte Jean me mène aux chasses de Marly. La première fois, le roi m'a vue... et bien vue, j'en réponds, car il m'a regardée si longtemps que je suis devenue... comme une cerise...

ROSALIE.

Et la seconde fois?

JEANNE.

La seconde fois, le roi m'a parlé pour me demander si j'aimais le faisan. Je lui ai dit : oui, pour ne pas le contrarier. Là-dessus, il m'a envoyé les deux plus beaux oiseaux de sa chasse... alors moi... je suis redevenue cerise et j'ai crié : Vive le Roi! ce qui a fait rire madame d'Egmont qui était là... mais que le roi n'a pas regardée tant que moi. Savez-vous une chose, c'est que... (Elle met le manteau.) je porterais un manteau de cour tout aussi galamment qu'une comtesse!

ROSALIE, scandalisée.

Veux-tu bien!..

JEANNE, drapant le manteau.

Voyez plutôt!

ROSALIE, riant.

C'est qu'elle est charmante!

JEANNE, vêtue du manteau et entourée.

Tiens, voilà le mot du roi! Elle est charmante! et Sa Majesté m'a souri... très-bien... et il a des dents superbes, le roi. (La porte s'ouvre.)

ROSALIE, épouvantée.

Miséricorde! madame la comtesse d'Egmont.

Effroi général. Jeanne reste seule en avant, confuse, mais souriante.

SCÈNE III

Les Mêmes, la comtesse D'EGMONT.

Elle reste un instant sur le seuil, et regarde son manteau sur les épaules de Jeanne.

LA COMTESSE.

Ah!...

ROSALIE.

Madame la comtesse excusera...

LA COMTESSE.

Vous avez voulu juger l'effet. (Elle entre.)

ROSALIE, fait le geste de dépouiller Jeanne.

LA COMTESSE, l'interrompant.

Laissez! (A Jeanne avec une nuance de raillerie.) Mademoiselle, vous portez ce déguisement à merveille. (Elle examine le manteau.) C'est une main de fée qui a disposé ces bouquets... (A Jeanne.) Est-ce la vôtre, mademoiselle?

JEANNE.

Non, madame.

ROSALIE.

La fée n'est pas ici... elle s'appelle Hélène Guérin...

LA COMTESSE, vivement.

Vous avez dit?...

ROSALIE.

Hélène Guérin.

LA COMTESSE, à part.

Voilà qui est étrange! (Haut.) Je suis montée jusqu'à cette chambre parce qu'il n'y avait personne à l'atelier. Celle d'entre vous, mesdemoiselles, à qui cette chambre appartient m'excusera...

ROSALIE.

Ah! madame la comtesse!

JEANNE.

C'est la chambre d'Hélène Guérin.

LA COMTESSE, regardant tout autour d'elle.

La fée!... (Elle va vers le prie-Dieu, à part.) C'est bien le nom que m'a dit mon père... Il serait singulier que le hasard m'eût fait découvrir ce que M. de Sartines n'a jamais su trouver... (A Jeanne.) Ma chère petite, vous m'avez parfaitement montré l'effet de ce manteau... je vous remercie.

JEANNE.

Il n'y a pas de quoi, madame. (On la dépouille.)

ROSALIE, pliant le manteau.

Faut-il envoyer sur-le-champ chez madame la comtesse?

LA COMTESSE.

Mon carrosse est en bas... Portez! (Une des ouvrières prend le manteau; passant devant Jeanne.) Vous voilà au naturel, mon enfant, et vous n'y perdez pas, vrai. Il me semble que je vous ai déjà vue.

JEANNE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Où donc, s'il vous plaît?

JEANNE.

A la chasse du roi.

LA COMTESSE.

Oui, je me souviens... bonsoir, mesdemoiselles. (A part.) Décidément, ces petites grisettes sont des impertinentes. Elles se permettent d'être plus jolies que nous. C'est scandaleux! (Elle sort, toutes l'accompagnent, excepté Jeanne.)

JEANNE, un instant seule.

Ça doit être très-facile d'être grande dame!

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins la comtesse, puis ANDRÉ.

ROSALIE, revenant.

Avez-vous vu?

ZOÉ, de même.

Avez-vous remarqué?

JEANNE, en sursaut.

Quoi donc?

ROSALIE.

L'effet que le nom d'Hélène Guérin a produit sur madame la comtesse?

JEANNE.

Oui... elle a regardé le prie-Dieu. Où a-t-elle eu ce prie-Dieu, Hélène?

ROSALIE.

Elle a aussi un beau cachet armorié, qu'elle renferme je ne sais où, mais que j'ai vu une fois... En cherchant bien, on le trouverait peut-être.

JEANNE.

Il n'est pas défendu d'avoir un secret... Qui vient là? (La porte s'ouvre brusquement.) Tiens, c'est André!... en ouragan!

ROSALIE.

Le petit commis du marchand de soieries...

ANDRÉ, entrant en désordre.

Pardon!... pardon, mesdemoiselles... j'ai monté les marches quatre à quatre.

JEANNE.

Eh! bon Dieu! que voulez-vous? qui cherchez vous?

ANDRÉ.

Une dame.

JEANNE, riant.

Ah! bah!

ANDRÉ.

Une belle dame qui sort d'ici... et qui doit être Thérèse!

JEANNE.

Je ne sais pas le nom de baptême de madame la comtesse.

ANDRÉ.

Une comtesse! Ça n'est pas ça alors. Le nom de famille de Thérèse est Michu.

JEANNE, riant.

Et voilà comme vous compromettez vos bonnes amies, M. André!

ANDRÉ, avec effusion.

Oh! je l'épouserai tant qu'elle voudra! Je suis un honnête garçon, allez! Et puis, je l'aime tant!... J'étais tout seul et bien triste; je ne savais pas ce qui me manquait, mais il me manquait quelque chose. C'était l'amour. En mesurant le satin ou le taffetas aux belles dames qui viennent à notre boutique, le cœur me battait si fort, que, par moment, j'en étouffais. Un soir, une grisette bien plus gentille que ces grandes dames vint à la boutique. Oh! celle-là me fit plus d'effet à elle seule que toutes les autres ensemble. En lui mesurant une aune de bougran qu'elle m'avait demandé, je tremblais comme la feuille, et quand, par hasard, sa main toucha la mienne, j'étouffai si fort, que,du coup, je me trouvai mal. Ça la fit rire d'abord, puis ça lui fit peur. Elle ne sortit du magasin qu'après m'avoir vu sur pied. Elle revint le lendemain... puis le surlendemain... Enfin, un beau jour, elle me dit : Mon petit Jacquin, je te permets de m'aimer. Oh! comme j'ai usé de la permission! Je l'aime, ma Thérèse, à devenir fou, à devenir enragé. Tenez, à cause d'elle, j'ai manqué d'assommer un homme.

JEANNE.

Vous, André, un agneau!

ANDRÉ.

Oui, mais quand il s'agit de Thérèse, je deviens lion, je deviens tigre. C'était un soir, en descendant, avec Thérèse, de ma chambre, dont elle a fait un paradis. D'abord, c'est très-haut... rue Brisemiche, au sixième. En la reconduisant jusqu'au détour de la rue, je vois un homme qui longe le mur pour suivre Thérèse : Je me dis : Voilà un espion qui va dénoncer Thérèse à sa famille. Là-dessus je lui barre le

chemin, il tire son épée, il me pique avec; oh! la rage s'empare de moi, je n'avais que mes poings... mais ils sont bons, j'en fais des marteaux et je me mets à taper sur ma mouche comme sur une enclume. C'était une vraie grêle... Mon homme eut bientôt son compte et tomba si lourdement que je me sauvai croyant l'avoir tué. Il n'était qu'étourdi, et nous nous sommes retrouvés depuis. Oui!... Un jour de grêle encore. Mais parlons plutôt de ma Thérèse, que j'idolâtre si fort, que j'en perds le sommeil et le bon sens. La nuit, je la vois dans tous mes rêves; le jour, c'est différent, je la vois partout. Je l'ai vue, je vous le donne en mille, dans les carrosses du Roi! et c'était la plus belle des dames de la cour. Une autre fois à l'Opéra dans la loge du duc de Richelieu, puis au sermon dans les tribunes de Mesdames royales... Enfin, tout à l'heure, dans un carrosse qui s'était arrêté devant votre maison... C'est tout simple! Elle est si jolie, ma Thérèse, que toutes les jolies femmes lui ressemblent... Et c'est un fier compliment que j'ai fait à votre comtesse, allez, que de l'avoir prise pour ma Thérèse!

ROSALIE, qui s'est écartée et qui laisse retomber la tablette du prie-Dieu.

Victoire! (Mouvement général.) J'ai le cachet! (Elle le brandit au-dessus de sa tête.)

TOUTES, s'élançant.

Montre! montre!

JEANNE.

C'est bien indiscret, ce que vous faites-là! (Emportée par la curiosité.) Voyons! (Elle prend le cachet.) Tiens! tiens! d'or aux trois chevrons de sable, à l'épée d'argent sur le tout... mon oncle, l'abbé Lange, voulait m'apprendre le blason...

ANDRÉ.

Oh! les femmes, est-ce curieux! Voyons donc!... Si mademoiselle Hélène rentrait, elle ne serait pas contente.

ROSALIE, à Jeanne.

Et ça veut dire qu'Hélène est la fille d'un prince?

JEANNE.

Chut!... on monte l'escalier... (Elle prête l'oreille.) C'est elle!

Elle court au prie-Dieu. — Rosalie soulève la tablette qui retombe après qu'on a remis le cachet. La porte s'ouvre, Hélène paraît, costume de grisette simple et modeste; elle a son livre d'heures à la main. Toutes les ouvrières lui font face, un peu interdites et émues.

SCÈNE V

LES MÊMES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Me voilà, mes amies!

ANDRÉ.

Elle n'a rien vu !

HÉLÈNE.

Je suis revenue bien vite de l'Église pour vous aider à terminer le manteau de cour.

JEANNE, allant à elle la main tendue.

Qui prie travaille... bonjour, Hélène !

HÉLÈNE, lui touchant la main.

Bonjour, Jeanne! Mais n'est-ce pas monsieur André ?

ANDRÉ, confus.

Mademoiselle... je descends chez madame Lefebvre pour prendre ses commandes d'étoffes.

HÉLÈNE, l'arrêtant.

Pas avant d'avoir reçu mes remercîments, monsieur André.

ANDRÉ.

Oh! mademoiselle...

JEANNE, étonnée.

Des remercîments !

ROSALIE, toutes se rapprochent.

Il y a donc une histoire?

HÉLÈNE.

L'autre soir, en revenant du salut à Saint-Roch, je passais devant la boutique de M. André... on venait de la fermer... Il était tard... Je fus entourée dans la rue Saint-Honoré par plusieurs hommes qui sortaient d'un tripot sans doute... déjà, l'un d'eux, plus insolent que les autres, m'avait saisie entre ses bras et cherchait à étouffer mes cris...

JEANNE.

Je devine. André accourut...

ANDRÉ, simplement.

Et j'étais armé, cette fois-là : j'avais ma demi-aune... je crois pourtant que ça n'aurait pas suffi ; mais il vint une épée à notre aide! vertuchoux ! quelle épée que celle du beau chevalier noir!

JEANNE.

Le chevalier noir ! (Elle jette un regard espiègle à Hélène.)

HÉLÈNE.

La demi-aune de mon ami André avait donné à l'épée le temps de venir.

JEANNE.

Et ce fut le chevalier noir qui se chargea de ramener à son logis la belle délivrée?

HÉLÈNE.

Non pas... le gentilhomme se mit à la poursuite des assaillants.

ANDRÉ.

Et moi je restai.

HÉLÈNE, lui tendant la main.

De tout mon cœur, M. André, je vous remercie. (Elle passe.)

ANDRÉ.

Mademoiselle...

HÉLÈNE.

Je vais déposer mon livre et ma mante... je reviens (Elle entre dans sa chambre.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins HÉLÈNE, puis WALDECK.

ANDRÉ, faisant un mouvement pour sortir.

A présent, je me sauve au magasin.

JEANNE.

Un instant !

ROSALIE.

Minute ! (Elles l'entourent et le pressent.)

JEANNE, avec volubilité.

On ne s'en va pas comme cela. Parlez-nous du chevalier noir.

TOUTES.

Oui, oui, le chevalier noir !

ROSALIE.

Est-il jeune ?

ZOÉ.

Est-il beau ?

JEANNE.

Avait-il l'air d'un amoureux ?

ANDRÉ, se débattant et riant.

Là ! là ! mais je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam, moi, ce gentilhomme !

JEANNE.

C'est égal ! Un amoureux n'est pas fait comme les autres !

ROSALIE.

Un amoureux se devine !

JEANNE.

Un amoureux saute aux yeux ! (On frappe à la porte.)

ANDRÉ.

Écoutez !... on frappe ! (Il veut aller à la porte, elles le retiennent.)

JEANNE.

Du tout ! Parlez-nous du chevalier noir ! je le veux !

TOUTES, le pressant.

Nous le voulons ! (On entend à la porte trois coups frappés nettement, mais discrètement.)

ANDRÉ.

Ah! mesdemoiselles, on frappe! (Un silence. — On frappe de nouveau. — Toutes les jeunes filles vont vers la porte.)

JEANNE.

Si c'était le chevalier noir!... (Effroi comique.)

TOUTES, en chœur.

Entrez!... (La porte s'ouvre. Waldeck entre souriant et salue en homme de cour. Il est entièrement vêtu de noir. Les jeunes filles reculent en poussant un cri.)

ANDRÉ.

Ma parole..., c'est lui!

TOUTES, à voix basse.

Le chevalier noir!

WALDECK, d'un ton gracieux et léger.

Mesdemoiselles, pardon de m'introduire ainsi. C'est dans une bonne intention... Je rapporte une agrafe de mante appartenant à l'une d'entre vous, qui doit être brodeuse, jeune, brune et jolie (Regardant). Mais la personne que je cherche n'est pas ici. (A André.) Bonjour, André.

ANDRÉ, saluant.

Monsieur le chevalier!

JEANNE.

Vous connaissez donc celle à qui appartient l'agrafe?

WALDECK.

Oh! pas du tout.

JEANNE.

Alors, comment savez-vous?

WALDECK, très-détaillé.

Je ne sais rien, sinon l'adresse prise chez l'orfèvre qui a monté l'agrafe. Il y a cent trente-huit orfèvres à Paris. J'en ai vu soixante-seize... le dernier était le bon... mais j'ai deviné le reste à l'aide d'un petit travail. Pour jeunes et jolies, vous l'êtes toutes... Le corail qui entoure la plaque m'a dit la couleur des cheveux... et certains fils de soie bleus, lilas, pris dans la charnière de la monture, ont trahi l'occupation favorite... (Comptant sur ses doigts.) Ce qui nous donne exactement : jeune, jolie, brune, brodeuse.

JEANNE.

Et vous êtes sûr qu'il ne s'agit pas de l'une de nous?

WALDECK.

Parfaitement.

JEANNE.

Pourquoi?

WALDECK.

C'est plus délicat... la propriétaire de ce bijou est noble.

TOUTES.

Ah!

JEANNE.

Par exemple ! c'est de la diablerie !

WALDECK.

Mon Dieu, non ! c'est de l'attention et de la réflexion. Sur la plaque, il y avait des armoiries qui ont été grattées avec soin... Mais nous autres gens d'Allemagne, nous naissons avec la science du blason... J'ai recomposé l'écusson effacé. Voyez ! (A Jeanne.) Il reste des traces de pointillé : champ d'or... voici les sommets de trois chevrons, dont les hachures carrées indiquent qu'ils étaient de sable (Mouvement de Jeanne) et sur le tout...

JEANNE.

Une épée comme sur le cachet ? (Hélène paraît à la porte de sa chambre à coucher.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, HÉLÈNE.

WALDECK, allant droit à Hélène et la saluant avec respect.

Mademoiselle, ceci vous appartient.

HÉLÈNE, émue.

En effet, monsieur... cette plaque s'était détachée de ma mante... Oh ! je vous reconnais... Je ne vous avais pas oublié ! (Elle prend l'agrafe) et je regrettais de ne pouvoir vous témoigner ma reconnaissance.

JEANNE, à Rosalie.

C'est un héros de roman, ce chevalier noir.

WALDECK, montrant André.

Le véritable paladin, c'est ce brave garçon qui s'escrimait si vaillamment avec son bâton !

ANDRÉ.

Oh ! monsieur !

WALDECK, à Hélène.

Ta main, mon ami ! Tu as un bon et brave cœur !

ANDRÉ, rouge de plaisir.

Ah ! monsieur !... (A part.) Si Thérèse était là ! ça la flatterait.

WALDECK.

Maintenant, mademoiselle, je sollicite de vous la faveur d'un entretien particulier.

ROSALIE, bas à Jeanne.

Naturellement !

WALDECK.

Je n'ai, croyez-le bien, à vous faire entendre que des paroles dignes et graves.

HÉLÈNE.

Monsieur, je ne puis douter de vous, et je vous accorde ce que vous me demandez.

JEANNE.

Mesdemoiselles, descendons à l'atelier! M. André va nous tenir compagnie.

ANDRÉ, à Jeanne qui ne l'écoute pas.

Non, non... J'ai un rendez-vous... aux Porcherons... et je ne manquerais pas ce rendez-vous-là pour une fortune. (Sortie.)

SCÈNE VIII

HÉLÈNE, WALDECK.

HÉLÈNE.

Nous sommes seuls, monsieur.

WALDECK.

Mademoiselle, je ne vous ai vue qu'une fois... je n'ai eu sur vous aucun renseignement... et pour vous retrouver seulement, il m'a fallu dépenser beaucoup de temps et de peine. Cependant, tandis que ceux qui vous entourent ignorent votre secret, si noblement gardé, moi, je l'ai surpris. (Mouvement d'Hélène.) Il m'appartient!... Deviner que vous êtes noble de race, c'est tout simple... Il suffit pour cela de vous entendre et de vous regarder... mais pouvoir vous dire votre véritable nom...

HÉLÈNE, pâlissant.

Mon nom!

WALDECK.

Voilà qui est surprenant, n'est-ce pas?

HÉLÈNE.

C'est plus que surprenant... c'est impossible!

WALDECK.

Vous vous appelez Hélène d'Étampes.

HÉLÈNE, reculant.

Monsieur!...

WALDECK.

Vous êtes la fille unique de feu M. le marquis d'Étampes, mort prisonnier à la Bastille.

HÉLÈNE, se rapprochant.

Oh! taisez-vous! Taisez-vous!

WALDECK.

Nous sommes seuls... vous l'avez dit...

HÉLÈNE.

Pour quel motif... dans quel intérêt avez-vous?...

WALDECK.

Vous le saurez, mademoiselle. Je n'ai rien à vous cacher... Je suis venu d'Allemagne en France pour chercher le marquis d'Etampes. Il était mort, sa fille avait disparu... et c'est le hasard seul qui m'a fait découvrir mademoiselle d'Étampes, dans cette chambrette et sous un nom d'emprunt.

HÉLÈNE.

Monsieur, je vous dois moi-même une explication, elle sera courte. Mon père n'avait pas de fortune et devait le grand état qu'il tenait dans sa jeunesse à la duchesse douairière de Grammont, sa seule parente... sa mère d'adoption. Mon père se maria contre la volonté de la duchesse, qui devint pour lui une ennemie. Il ne garda pour vivre que son épée. A la suite d'un libelle, écrit contre la marquise de Pompadour, libelle dont on accusa mon père d'être l'auteur, il fut enfermé à la Bastille. Ma mère écrivit à la duchesse pour implorer sa protection. La duchesse ne fit pas de réponse. Avant de mourir et du fond de sa prison, mon père écrivit aussi... Point de réponse encore. Enfin ma mère, veuve et sentant sa fin prochaine, écrivit une troisième fois. La duchesse resta impitoyable. C'était assez, monsieur!... Quand je me vis seule et orpheline, je ne jugeai pas qu'il fût digne de moi d'aller à cette porte fermée pour solliciter une aumône. Il me sembla qu'il valait mieux demander mon existence au travail... et c'est pour vivre la vie d'une ouvrière, monsieur, que j'ai emprunté à un ancien serviteur de ma famille son modeste nom d'ouvrier. J'ai tout dit.

WALDECK.

Et vous avez bien et fièrement parlé, mademoiselle! Je vous prie de me pardonner l'émotion respectueuse qu'ont produite en moi vos paroles... Mademoiselle, moi qui ai l'air de savoir si bien les affaires d'autrui, j'ignore les miennes absolument. Je suis né en France d'un père Français, mort avant ma naissance. Ma mère était Allemande. J'ai été élevé en Allemagne. Dès que j'ai eu l'âge de sentir et de penser, j'ai été frappé du mystère qui m'entourait. Devant mes questions d'enfant, devant mes instances de jeune homme, ma mère... qui m'aimait bien, pourtant... resta toujours muette. A son lit de mort, car je suis seul et orphelin comme vous, mademoiselle, à son lit de mort seulement, elle me dit: « Ton père avait un véritable ami.
» J'ai déposé entre les mains de cet ami un testament qui
» renferme mon secret et ta destinée. Si tu es ambitieux,
» si tu veux briller et grandir, va demander au marquis

» d'Étampes le dépôt que je lui ai confié. Il y a un nom » sur l'enveloppe du testament... remets le pli à la personne » qui porte ce nom... quand tu auras fait cela, tu seras ri- » che, heureux, et tu prieras pour que Dieu me pardonne. » Lui pardonne, à elle... un ange!

HÉLÈNE.

Je comprends... Vous me cherchiez...

WALDECK.

J'ai vraiment parfois de ces bonheurs qui me font croire à mon étoile... cette agrafe, détachée de votre mante, au moment où vous luttiez, est tombée entre mes mains... j'ai retrouvé sur la plaque des armoiries à demi effacées... et bien connues de moi, car les nombreuses lettres du marquis d'Étampes, trouvées dans les papiers de ma mère, étaient toutes scellées de ces mêmes armes. Je me suis dit: Puisque mademoiselle d'Étampes est restée introuvable pour moi, c'est qu'elle se cache, cette précaution même qu'elle a prise de dénaturer ce bijou de famille la désigne... c'est elle... et je suis venu dans cette maison à coup sûr.

HÉLÈNE souriant tristement.

Votre raisonnement était juste, monsieur. Vous avez trouvé la fille du marquis d'Étampes... mais ne rangez point cela au nombre de vos bonheurs. Lors de l'arrestation de mon père, tous ses papiers furent saisis, enlevés. Je voudrais... Oh! vous me croyez bien, n'est-ce pas? je voudrais, au prix de tout ce qui me reste, vous rendre le dépôt qui vous est cher... mais... hélas, monsieur, je ne puis rien.

WALDECK.

Aujourd'hui, vous ne pouvez rien, soit; mais, demain.

HÉLÈNE.

Demain, pourrai-je plus qu'aujourd'hui?

WALDECK.

Peut-être...

HÉLÈNE secouant la tête avec tristesse.

Vous l'espérez?

WALDECK.

J'en suis sûr!

SCÈNE IX

LES MÊMES, JEANNE, puis RICHELIEU.

JEANNE accourant essoufflée.

Hélène! Hélène!

HÉLÈNE.

Qu'y a-t-il?

JEANNE.

Un grand seigneur!... un vrai... (Avec importance). Je le connais, moi, je l'ai vu à la chasse du Roi... M. le duc de Richelieu...

HÉLÈNE.

Eh bien?...

JEANNE.

Il veut vous voir.

WALDECK, à Hélène.

Que vous disais-je?

HÉLÈNE.

Le maréchal de Richelieu veut me voir, moi?

RICHELIEU, entrant au pied levé.

Vous-même, mademoiselle Hélène Guérin. (A la vue de Waldeck, il s'arrête court; à Jeanne, après un temps.) Allez, mignonne!

JEANNE, sortant.

Il est bien vieux... mais il sent bien bon.

RICHELIEU.

M. le baron de Waldeck, ici! (Waldeck le salue en silence). Mademoiselle... (Avec une pointe d'ironie) vous faisiez-vous tirer votre bonne aventure par cet adepte du grand Cagliostro?

HÉLÈNE souriant.

Oh! mais, vous êtes donc un sorcier, monsieur? Je le croirais presque, après ce qui s'est passé!

RICHELIEU.

M. le baron a le diable dans sa poche.

WALDECK, souriant.

Monsieur le duc, pour mériter la réputation que vous voulez bien me faire, je suis capable de dire à mademoiselle Hélène ce que vous venez lui annoncer.

RICHELIEU.

Ah! parbleu! je vous en défie!

WALDECK, de même.

Prenez garde!

RICHELIEU.

Ce matin encore, je ne me doutais pas moi-même...

WALDECK, l'interrompant.

Que vous viendriez annoncer à mademoiselle d'Étampes (Mouvement de Richelieu) la retraite de madame la duchesse douairière de Grammont, sa grand'tante et votre cousine, laquelle, à l'âge de plus de soixante ans, prend le voile aux Feuillantines.

RICHELIEU, qui s'est agité.

Hein?... ah çà!

WALDECK.

Et que la bonne dame, désirant réparer un acte de dureté qui pèse à sa conscience, a consenti, en faveur de l'orpheline, une donation en bonne forme de son immense fortune.

RICHELIEU, de même.

Mais, jarnibieu !...

WALDECK, continuant.

Fortune sur laquelle vous comptiez bien un peu, monsieur le duc... Mais il faut vous rendre justice : vous prenez votre parti en grand seigneur d'esprit que vous êtes... et je suis prêt à témoigner que vous aviez le sourire aux lèvres en abordant celle qui vous prend dans la main trois millions. C'est rare... je vous admire... et je suis, monsieur le duc, votre très-humble valet. (Il salue et sort.)

SCÈNE X

HÉLÈNE, RICHELIEU.

RICHELIEU, abasourdi.

Décidément, c'est le diable que ce garçon-là! M. de Voltaire, s'il le voyait, serait bien forcé d'y croire. C'est que cela est de toute vérité. La duchesse douairière était un peu... (Il se touche le front.) La voilà feuillantine... grand bien lui en advienne! Je vous faisais chercher, chère cousine, car nous sommes un peu cousins. Je voulais être le premier à vous annoncer que vous me ruiniez et à vous en faire mon compliment. J'avais mis en chasse mon plus fin limier, M. de Matifas, qui a quitté mon service pour celui de M. de Sartines... Mais ce n'est pas ce drôle qui vous a devinée, non, c'est mademoiselle d'Egmont, ma fille, chez laquelle je vais vous conduire. Elle vous grondera bien fort de ne venir la trouver que quand vous n'avez plus besoin d'elle... je vous enlève... Sommes-nous prête!

HÉLÈNE.

Mais, monsieur le duc...

RICHELIEU.

Je vous dis que je vous enlève... Est-ce clair? Mon carrosse est en bas...

HÉLÈNE.

Vous me donnerez le temps...

RICHELIEU.

De jeter une mante sur vos jolies épaules... voilà tout... je ne vous laisserai pas une minute de plus dans ce taudis! (Il la mène vers la porte de sa chambre.) Faites vite. (Il la pousse

dehors. — Revenant). Elle est tout étourdie... il y a de quoi, parbieu !

SCÈNE XI

RICHELIEU, JEANNE.

JEANNE, à la porte, à part.

Ah! je croyais que ce duc était parti. (Haut.) Où donc est Hélène?

RICHELIEU, l'apercevant.

Chut! Viens ça, minette! (Il lui touche le menton). Tu n'iras pas raconter partout que tu as été la camarade de mademoiselle d'Étampes, n'est-ce pas?

JEANNE.

Mademoiselle d'Étampes! Hélène Guérin!

RICHELIEU.

Il n'y a plus d'Hélène Guérin. Mademoiselle d'Étampes est une des plus nobles et des plus riches héritières du royaume.

JEANNE.

Voyez-vous ça! Il ne m'arriverait pas un bonheur pareil à moi!... et pourtant on dit que je suis jolie!

RICHELIEU, la lorgnant.

Pour cela, oui!

JEANNE.

Plus jolie qu'Hélène!...

RICHELIEU, en connaisseur.

Je ne sais pas... je ne sais pas... Ah! ça mai j'ai dû te voir quelque part.

JEANNE.

Je crois bien, nous y étions tous les deux.

RICHELIEU.

Où ça?

JEANNE, se redressant.

A la chasse du roi!

RICHELIEU.

Mais oui, parbieu!... (A part). Le roi a parlé de cette petite tout le long du chemin! (On frappe à la porte de gauche.) Qui vient là?

JEANNE.

C'est une visite... pour moi...

RICHELIEU.

Un amoureux!

JEANNE.

Non, un ami; le comte Jean, Jean Du Barry. Je reçois des

grands seigneurs, moi, comme Hélène, mais je ne les fais pas attendre. (Elle sort.)

RICHELIEU.

Jean Du Barry. Bon, bon, je devine... il y a un plan, on en veut au cœur du roi... Bah! une jolie fillette comme cette petite Jeanne ne peut inspirer qu'un caprice. Ce qu'il me faudrait, ce que je cherche, moi, c'est une autre Pompadour qui me devrait tout et que je gouvernerais.

HÉLÈNE, rentrant.

Me voilà prête, monsieur le duc.

Elle attache son capuchon.

RICHELIEU, la regardant.

A la bonne heure, celle-là. (Ici Jean et Jeanne paraissent sur le seuil de la porte à gauche.)

JEANNE, bas à Jean.

Je vous dis qu'elle est grande dame à présent!

RICHELIEU, à Hélène.

Chère cousine, je vous attends.

JEANNE, même jeu.

Vous voyez, elle part.

HÉLÈNE.

Adieu, Jeanne!

RICHELIEU.

Adieu... petite... (Il sort avec Hélène.)

JEANNE.

Adieu... (A Jean.) Elle va à la cour...

JEAN.

Sois tranquille. Si tu es bien sage, nous la rattraperons!

Ils sortent.

Deuxième Tableau

LES PORCHERONS

Une salle de verdure aux Porcherons. — Coulisses en charmilles, bosquets avec tables. — A droite, une chaumière. — Des buveurs sont aux tables. Des grisettes passent avec leurs cavaliers. — A la porte de la chaumière, un garde-française, invitant une petite bourgeoise, reproduit le 1er groupe de la *Permission de dix heures*. — Tableau animé. — Orchestre de danse au lointain.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, ROSALIE, ZOÉ, GARDES-FRANÇAISES, GRISETTES, CAVALIERS, puis ANDRÉ, puis WALDECK, Jeanne est seule sur le devant.

ROSALIE.

Comme on s'amuse aux Porcherons !

JEANNE.

Moi qui n'ai pas de cavalier !...

ZOÉ, l'apercevant.

Tiens ! Jeanne!

ROSALIE.

Viens-tu danser ?

JEANNE.

Je ne puis, j'attends quelqu'un.

ZOÉ, riant.

Le comte Jean... il est à boire.

ROSALIE.

Ou à jouer...

UNE VOIX, du dehors.

Le menuet de messieurs les gardes-françaises !

ROSALIE, riant.

Bien du plaisir, Jeanne !...

TOUTES.

A la danse, à la danse! (Elles sortent en courant avec la foule).

ANDRÉ, regardant.

Il me semble... oui, ça doit être elle... Thérèse, arrive donc... (Il s'élance vers une grisette dont il relève le capuchon. Cette grisette, c'est Jeanne).

JEANNE, se retournant.

Eh bien, vous n'êtes pas gêné, vous!... tiens, monsieur André.

ANDRÉ.

Vous!... ce n'est pas vous que je cherche! (Et il s'élance sans plus s'occuper de Jeanne).

JEANNE.

André... André... Ah! il ne m'écoute pas et me voilà toujours sans cavalier...le comte Du Barry me le paiera.(Waldeck entre). Ah! je ne me trompe pas!... c'est le beau chevalier noir... il est seul aussi, si j'osais. (Waldeck passe.) Monsieur... monsieur.

WALDECK, se retournant.

Mademoiselle...

JEANNE.

Me reconnaissez-vous?

WALDECK.

Parfaitement.

JEANNE.

Alors, voulez-vous me donner le bras? (Elle passe son bras sous le sien).

WALDECK, riant.

Certes.

JEANNE.

Merci... vous me rendez bien service, allez!. Connaissez-vous le comte Jean Du Barry.

WALDECK.

Un peu.

JEANNE.

Il m'a amenée ici sous prétexte de bien me divertir... comme nous arrivions, quelqu'un lui a remis un billet... il m'a plantée là... dans mon intérêt, à ce qu'il dit... il ne devait rester absent que dix minutes, et voilà plus d'une heure... Mais, dites-moi, je ne vous gêne pas, monsieur?

WALDECK.

Du tout, mademoiselle.

JEANNE.

Je m'ennuyais... toute seule.

WALDECK.

Ma foi! je m'ennuyais fort aussi.

JEANNE.

Ah! oui... parce qu'elle est partie, n'est-ce pas?

WALDECK.

De qui parlez vous?

JEANNE.

Maintenant qu'Hélène est une grande dame, elle vous oubliera!

WALDECK.

Je le crains.

JEANNE.

Ah! si vous m'aviez rendu un service pareil...

SCÈNE II

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, qui est entré par le fond, tout essoufflé, et cherchant.

Mademoiselle Jeanne!... le chevalier noir!

WALDECK.

Eh! c'est l'ami André.

ANDRÉ.

Pardonnez-moi si je vous dérange, dites-moi seulement si vous l'avez vue?

JEANNE, à André.

Vue... qui?... votre amoureuse... mais nous ne la connaissons pas.

ANDRÉ.

C'est juste... je ne sais plus ce que je dis, je ne sais plus ce que je fais; si elle n'arrive pas, j'en deviendrai fou. (A Waldeck.) Figurez-vous, monsieur, qu'elle m'avait promis de venir souper dans mon petit paradis.

JEANNE, riant.

Rue Brisemiche.

ANDRÉ.

Au sixième, oui, j'avais mis des fleurs partout... j'avais acheté pour elle un petit souper, et je serai obligé de manger ça tout seul.

JEANNE.

Invitez à souper une autre que mademoiselle Michu.

ANDRÉ.

Une autre que Thérèse! pour moi il n'y en a pas d'autre... pour moi il n'y a qu'une femme sur la terre... c'est ma Thérèse (Regardant à droite). Ah! cette fois... c'est elle... c'est bien elle! regardez-la... admirez-la... puis allez-vous-en. (Une grisette paraît la figure cachée sous un capuchon).

JEANNE, à part.

Admirer quoi? Elle ne laisse pas voir seulement le bout de son nez.

WALDECK.

Ne gênons pas M. André, venez.

JEANNE.

Vous ne m'abandonnez donc pas?

WALDECK, galamment.

Je ne vous rendrai qu'au comte Jean, mademoiselle. (Ils s'éloignent).

SCÈNE III

ANDRÉ, la COMTESSE, en costume de grisette élégante.

ANDRÉ, qui a été au-devant de la comtesse.

Thérèse... Enfin, c'est donc bien toi! (Ils sont descendus).

LA COMTESSE.

Avec qui étais-tu là?

ANDRÉ.

Avec des amis... mais à présent nous sommes seuls... laisse-moi t'embrasser!

LA COMTESSE.

Fi donc!

ANDRÉ.

Que crains-tu? Il n'y a que les oiseaux qui puissent nous voir... et les oiseaux, ça chante, mais ça ne parle pas... laisse-moi au moins te regarder... Es-tu assez jolie!

LA COMTESSE.

Prenez donc garde! (Elle ramène son capuchon).

ANDRÉ.

Prendre garde à quoi? Viens-tu danser?

LA COMTESSE.

Non.

ANDRÉ, inquiet.

Oh! mais qu'as-tu donc, Thérèse?

LA COMTESSE.

Je suis triste.

ANDRÉ.

Pourquoi?

LA COMTESSE.

Il faut nous séparer!..

ANDRÉ.

C'est pour me faire peur que tu dis ça!

LA COMTESSE.

J'ai bien manqué ne pas venir... je suis épiée... je suis trahie, on soupçonne mon secret... et s'il était découvert... tu serais en danger, mon pauvre ami... j'aurais pu t'écrire, mais j'ai préféré te voir une dernière fois.

ANDRÉ.

Une dernière fois!

LA COMTESSE.

Oui, il faut m'oublier. Il faut nous dire adieu pour toujours!

ANDRÉ.

Adieu!... pour toujours?... j'ai mal entendu? non... tu as bien dit cela... mais c'est affreux alors... Comment, vous croyez qu'on peut dire à un brave garçon : Tiens, voilà du bonheur pour toute ta vie... et quand il y aura seulement goûté à ce bonheur, on viendra le lui reprendre, oh! mais non... non... ça ne se passera pas comme ça... je ne peux pas te forcer à m'aimer si tu ne m'aimes plus, à me voir si vous ne voulez plus, mais comme je ne puis pas vivre sans vous. (Sortant un paquet de lettres.) je sais bien ce que je ferai... je vas m'en aller, avec vos lettres, vos chères petites lettres qui ne me quittent pas, je les baiserai comme ça tout le long du chemin jusqu'à la rivière... et puis, là... (Il les baise).

LA COMTESSE, l'arrêtant.

Je ne veux pas que tu meures, André.... et je veux mes lettres... je t'en prie, rends-les-moi.

ANDRÉ.

Du tout, c'est mon bien, mon trésor!

LA COMTESSE, le retenant.

André... mes lettres! (Elle essaye de les reprendre, il résiste). Je les veux. (Elle fait un effort pour les lui reprendre et pousse un cri). Ah!... tu m'as blessée! (Elle tombe sur un banc.)

ANDRÉ.

Blessée!... (Il se précipite à ses genoux) du sang! ah! malheureux... c'est l'épingle!... je les avais attachées avec une épingle qui a déchiré sa chère petite main... mon Dieu! t'ai-je fait bien mal? — Commes elles sont blanches, tes mains, Thérèse!... jamais je n'avais si bien remarqué cela! (Il dévore ses mains de baisers). Thérèse! ma Thérèse!... est-ce qu'un autre pourra jamais t'aimer comme moi?... je ne veux plus de tes lettres... tiens, je te les rends, je les sais par cœur... es-tu plus contente?... tu ne me désespéreras pas... j'avais fait de si jolis rêves pour ce soir... ma chambre était toute fleurie pour toi; notre petite table servie bien blanche, bien fraîche, tes fruits préférés, une de ces belles jattes de fraises que tu aimes tant, tout cela nous attend... ah! voilà que tu ris... ça va mieux... est-ce convenu?

LA COMTESSE, l'attirant et le baisant.

Mon pauvre André!

ANDRÉ, timidement.

Tu ne me reprendras pas mon bonheur ! C'est convenu, tu acceptes ? (Elle se lève.)

LA COMTESSE.

Eh bien, allons souper.. Mais partons tout de suite !

ANDRÉ.

Oui, oui ! Seulement, comme c'est loin, tu n'iras pas à pied.., rien ne me coûte quand il s'agit de toi... Je vais chercher un fiacre... attends-moi... je reviens. (Il sort en courant, Richelieu paraît à gauche, précédé de Matifas. Il regarde sortir André.)

SCÈNE IV

LA COMTESSE, RICHELIEU et MATIFAS.

LA COMTESSE.

Comme il m'aime !... je sens le danger de ce ridicule amour. (Richelieu descend tout doucement.) Et cette soirée sera la dernière que je donnerai à ce pauvre André... Mais je n'ai pas eu le courage de... cette épingle m'a vraiment fait mal. J'aurai une cicatrice. (Pendant qu'elle s'occupe de sa petite blessure, Richelieu parle bas à Matifas qui lui montre de loin André.)

MATIFAS, à Richelieu en entrant.

Vous avais-je trompé, monsieur le duc? Douterez-vous encore ?

RICHELIEU.

Ma fille ici, sous ce costume! se compromettre ainsi pour un petit courtaud de boutique! Je vais emmener la comtesse... toi, Matifas, cherche ce monsieur André Jacquin; à ma recommandation, Sartines voudra bien s'occuper de lui... provisoirement jette-le dans son fiacre et conduis-le à la lieutenance.

MATIFAS.

J'ai un compte particulier à régler avec ce rustaud et je vous promets que de longtemps vous n'entendrez parler de lui. (Il sort.)

RICHELIEU, à demi-voix et allant à la comtesse.

Voulez-vous bien me donner votre bras, comtesse?

LA COMTESSE.

Mon père ! (A part) je suis prise.

RICHELIEU.

Vous ne vous attendez pas de ma part à un cours de morale... vous vous êtes mise dans l'embarras... je vous sauve, voilà tout, et au lieu de monter dans le fiacre de monsieur André Jacquin, vous allez accepter une place dans mon carrosse. (Il offre son bras.)

LA COMTESSE.

Monsieur le duc, promettez-moi du moins que ce pauvre garçon ne sera pas inquiété.

RICHELIEU, raillant.

Comment donc!... mais, au contraire... je me charge de son avenir. (Il l'entraîne et sort au moment où Jeanne et Waldeck arrivent par la gauche.)

SCÈNE V

JEANNE, WALDECK.

JEANNE.

Vous autres Allemands, vous dansez comme des anges!... Est-ce qu'il n'est pas d'usage en Allemagne que la dame accorde un baiser à son cavalier?

WALDECK, riant.

C'est vrai.

JEANNE.

Alors, faites comme en Allemagne, monsieur.

WALDECK, riant.

De grand cœur. (Il lui prend un baiser.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ. Il entre en courant, pâle, défait, les habits en désordre, il regarde derrière lui avec effroi.

Je leur ai échappé!

WALDECK.

André!

ANDRÉ.

Mais je ne la trouve plus, ils l'auront enlevée.

WALDECK.

Qu'as-tu, mon garçon?

ANDRÉ.

Monsieur, monsieur, protégez-moi, secourez-moi, ils me poursuivent, ils ont voulu m'arrêter.

WALDECK.

Toi, pourquoi?

ANDRÉ.

Ah! tenez! les voilà, défendez-moi!

SCÈNE VII

LES MÊMES, MATIFAS, exempts, puis M. LECOULTEUX, officier de police.

MATIFAS, désignant André.

C'est lui, emparez-vous de cet homme.

WALDECK.

Un instant, messieurs... de quoi est-il coupable?

MATIFAS.

On rendra des comptes à ceux que cela regarde.

WALDECK, après avoir regardé Matifas.

Vous m'en rendrez d'abord à moi, maître drôle!

MATIFAS.

Hein? savez-vous à qui vous parlez?

WALDECK.

A un lâche qui, la nuit, insulte une femme sans défense.

ANDRÉ.

Je le reconnais aussi, c'est ma mouche.

JEANNE, à Jacquin.

Celui qui avait attaqué Hélène?...

WALDECK.

Une fois, je t'ai fait l'honneur de me servir contre toi de mon épée... aujourd'hui il suffira de ma canne. (Il le frappe avec sa canne au visage.)

JEANNE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

ANDRÉ.

Bien touché!

MATIFAS.

Oh! voilà un coup de canne qui vous coûtera cher, monsieur; vous apprendrez ce que vaut la haine de Matifas. (Aux exempts.) L'épée au poing, vous autres! Arrêtez ces deux hommes, et s'ils résistent, piquez, morbleu, piquez!

WALDECK.

Après vous avoir corrigé, vous voulez donc que je vous tue, soit. (Il tire son épée.)

ANDRÉ.

Je n'ai pas ma demi-aune... mais vertuchoux! (Il saisit une chaise.) Nous allons voir. (Les exempts ont tiré leurs épées, un officier, M. Lecoulteux, paraît au bruit, regarde Waldeck, et s'écrie.)

LECOULTEUX.

Halte-là! malheureux! vous ne savez pas à qui vous avez affaire? (S'inclinant.) Monsieur le baron! veuillez recevoir

-leurs excuses. (Tous s'arrêtent, et Waldeck reste aussi étonné que les autres.)

WALDECK, à l'officier.

Vous me connaissez donc ?

LECOULTEUX, respectueusement.

J'ai cet honneur, monsieur le baron !

WALDECK.

Au fait, je vous ai déjà vu une fois...

LECOULTEUX, saluant.

Deux fois, monsieur le baron.

WALDECK, rêveur.

Deux fois... c'est vrai... et les deux fois à des heures difficiles... je voudrais savoir pourquoi, aujourd'hui comme alors, vous me venez en aide.

LECOULTEUX.

Je ne puis le dire.

WALDECK.

Qui vous a donné mission de me protéger?

LECOULTEUX.

Je dois le taire.

WALDECK.

Et si je vous commandais de laisser ce jeune garçon en liberté ?

LECOULTEUX.

C'est un désir de monsieur le baron?

WALDECK.

Oui.

LECOULTEUX, à André.

Vous êtes libre!

ANDRÉ.

Ah! je l'ai échappé belle!

JEANNE.

Je tombe des nues!

MATIFAS, à Lecoulteux.

Malgré l'ordre de M. le maréchal de Richelieu ?

LECOULTEUX, gravement.

Malgré l'ordre de M. le maréchal de Richelieu... (A Matifas et aux exempts.) Messieurs, nous n'avons plus rien à faire ici. (Il salue et sort suivi de ses gens.)

JEANNE.

De plus fort en plus fort!

MATIFAS, à part.

Oh ! tout protégé que tu es, baron de Waldeck, j'aurai ma revanche. (Il sort.)

ANDRÉ.

Plus personne! victoire!... Ah! je vous remercirai une

autre fois, monsieur le chevalier noir!... ma Thérèse!... mon petit souper! vous ne savez pas tout ce que je vous dois!... (Il sort en courant)

SCÈNE VIII

JEANNE, WALDECK.

JEANNE.

M. de Richelieu est duc et pair... et maréchal... et vous l'avez emporté sur lui!... c'est donc vrai que vous êtes sorcier ?

WALDECK, riant.

Je commence à le croire... un peu.

JEANNE.

Et moi donc!... voulez-vous me tirer ma bonne aventure?

WALDECK.

Si ça vous amuse.

JEANNE.

Vous faut-il des cartes?

WALDECK.

Il ne me faut que votre main.

JEANNE.

La voilà.

WALDECK.

Ah! oh! (Il devient sérieux.) Peste!

JEANNE, vivement.

Est-ce du malheur que vous lisez là-dedans?

WALDECK.

Au contraire!

JEANNE, curieuse.

Voyons!

WALDECK.

Vous serez grande dame.

JEANNE.

Comme Hélène?

WALDECK, sérieux.

Non.

JEANNE.

Serai-je marquise?

WALDECK, reprenant son sourire.

Mieux que cela...

JEANNE.

Duchesse!

WALDECK.

Mieux que cela.

JEANNE.

Ah! bah!... alors... quoi donc?

WALDECK.

Mademoiselle, vous serez reine!

JEANNE.

Moi !... reine !... ah ! ah ! ah ! ah ! (Elle rit aux larmes.)

WALDECK.

Je ne plaisante pas!...

JEANNE.

Je crois bien!... quel sérieux! Eh! bien, si je suis jamais ce que vous dites, demandez-moi... l'impossible, vous l'aurez!

WALDECK.

Bien sûr?

JEANNE, fouillant dans sa poche.

Voulez-vous un gage?

WALDECK, riant.

Non... c'est un traité conclu?

JEANNE, lui tendant sa main qu'il baise.

Conclu!

SCÈNE IX

LES MÊMES, JEAN DU BARRY.

JEAN, descendant vivement.

Eh bien ! (Il porte un bouquet.) Ne nous gênons pas! en plein Porcherons!

JEANNE.

Monsieur le comte, je vous présente le chevalier noir... je ne lui connais encore que ce nom-là.

JEAN.

Je vous apprendrai alors que monsieur se nomme le baron de Waldeck.

JEANNE.

Voilà un nom dont je me souviendrai... Oh! quel beau bouquet!

JEAN.

Il n'y a rien de trop beau pour le roi.

JEANNE.

Pour le roi?

JEAN.

Ce bouquet sera présenté par vous à Sa Majesté qui veut bien vous permettre de le lui offrir...

JEANNE.

Ah! oui, en échange des deux faisans.

JEAN, riant.

C'est... c'est cela.

JEANNE.

Que vais-je dire au roi, moi!... (Elle prend le bouquet qu'elle regarde.)

JEAN, bas à Waldeck.

Vous riez, monsieur le baron... Je m'intéresse sérieusement à cette chère enfant... je m'intéresse à elle comme si elle était ma sœur, et elle le sera. J'ai un frère... en province, et comme dit le roi de Prusse, après madame de Châteauroux, reine Cotillon I, madame de Pompadour, reine Cotillon II, il faut une reine Cotillon III. (Waldeck approuve ironiquement.—A Jeanne qui se rapproche.) Dans une heure vous serez sur la route de Marly.

JEANNE.

Mais le roi me renverra comme une petite sotte, moi et mon bouquet.

JEAN.

Du tout, il faudra d'abord faire la révérence!

JEANNE, faisant la révérence.

Ah! comme cela!

WALDECK, étonné.

Eh! mais... pas mal!

JEAN, de même.

Superbe!... en relevant les yeux timidement, vous direz : Sire, ce m'est un honneur si grand, si précieux, si inespéré, de paraître devant Votre Majesté, que je cherche en vain des expressions...

JEANNE.

Attendez... Sire, ce m'est un honneur si grand, si précieux, si... si quoi?

JEAN.

Si inespéré.

JEANNE.

De paraître devant Votre Majesté, que je..., que j'en perds la tête...

JEAN.

Ce n'est pas cela.

WALDECK.

Si fait, morbleu, le naturel revient!

JEANNE.

Au galop!... Je lui dirai : Sire, votre faisan était tendre comme du poulet... Vive le Roi, et voilà!

WALDECK, à Jeanne, en riant.

Le roi ne se sera jamais trouvé à pareille fête... et ma prédiction s'accomplira.

SCÈNE X

LES MÊMES, ROSALIE, ZOÉ, GRISETTES, GARDES-FRANÇAISES, etc. (Grand mouvement.)

ROSALIE.

Oh! mesdemoiselles, un carrosse de la cour!

JEAN, à Jeanne.

Venez, on nous attend.

JEANNE.

Mesdemoiselles, le carrosse de la cour est pour moi!

TOUTES.

Pour Jeanne!

JEANNE, à Waldeck.

Si vous avez été bon prophète, je me souviendrai : Une honnête fille n'a que sa parole! (Elle lui tend la main.)

ACTE DEUXIÈME

Troisième Tableau

LE COMMIS ET LA GRANDE DAME

Un salon de l'hôtel d'Egmont. — Portes latérales à gauche et à droite, au fond grande fenêtre avec balcon donnant sur le quai d'Anjou. — Portraits en pied de la comtesse et du duc de Richelieu, de chaque côté de la fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE

LA COMTESSE, HÉLÈNE.

Hélène brode auprès d'un guéridon à gauche. A l'autre bout du salon, la comtesse lit une gazette et donne des signes d'impatience. Hélène laisse aller sa broderie et rêve.

HÉLÈNE, à part.

Voilà tout un mois écoulé ; il doit savoir que j'habite l'hôtel d'Egmont, et je ne l'ai pas revu !...

LA COMTESSE, indignée, lisant.

Ah ! par exemple ! voilà qui est trop fort !... Elle est mariée... Elle est comtesse !... Ce Jean Du Barry a un frère... un sot personnage qui cultive la vertu à Pézenas ou à Brives-la-Gaillarde... on l'a fait venir... et il a épousé... mais bel et bien.

HÉLÈNE, distraite.

Ah ! oui.., Jeanne?...

LA COMTESSE, froissant la gazette.

Une Jeanne Vaubernier ! et cela s'appelle maintenant madame la Comtesse Du Barry ! (Elle jette la gazette.)

HÉLÈNE.

Tant mieux pour elle.

LA COMTESSE.

Mon cœur, la charité vous étouffe!.. Vit-on jamais porter de l'intérêt à une pareille créature? (Elle s'étale sur la causeuse.) Nous aurons de la peine à vous former... M. le Duc, depuis un mois que j'ai l'honneur d'être votre chaperon et votre amie, me demande chaque matin : gagnons-nous quelque chose sur elle? Prend-elle un peu de coquetterie? mais Dieu me pardonne, vous ne m'écoutez pas... je parie que vous pensez à lui!

HÉLÈNE, tressaillant.

A lui! (Avec trouble.) De qui parlez-vous, madame?

LA COMTESSE, riant.

Oh! je n'en sais rien... on pense toujours à quelqu'un, je suppose.

HÉLÈNE.

Vous vous trompez, madame...

LA COMTESSE, se levant et à part.

Pauvre André!... Pour qu'il ne lui arrivât pas malheur, j'ai juré à mon père de ne plus le revoir... et je ne l'ai pas revu... Comme il m'aimait!... il n'y a que les petites gens pour aimer comme cela. Vous êtes sortie hier, je crois?

HÉLÈNE.

Oui... j'ai été à Saint-Roch, et en passant, je me suis arrêtée à *la Ruche d'or*, chez monsieur Dominé...

LA COMTESSE, vivement.

Ah! vraiment... (A part.) La maison où est André... (Haut.) Pour acheter quelque chose?

HÉLÈNE.

Non... pour voir quelqu'un, un ami...

LA COMTESSE, étonnée.

Un ami!

HÉLÈNE.

Oh! le pauvre garçon m'a fait de la peine! Il est si changé, si malheureux!... Il avait une amie qui s'appelait Thérèse... elle l'a oublié.

LA COMTESSE, soupirant.

Il l'oubliera aussi...

HÉLÈNE.

Jamais! vous ne savez pas quel bon, quel noble cœur c'est que ce pauvre André Jacquin!

LA COMTESSE, à part, essuyant une larme.

Oh! si, je le sais.

HÉLÈNE.

m'a défendue au péril de sa vie.

LA COMTESSE, raillant.

Comment! lui aussi? je croyais que c'était le baron de Waldeck.

SCÈNE II

LES MÊMES, RICHELIEU.

RICHELIEU, paraissant à la porte du fond.

Waldeck, encore Waldeck, pour Dieu! mesdames, ne m'assassinez pas avec ce Waldeck. (Il baise la main d'Hélène.) Qui est ce Waldeck? D'où vient ce Waldeck? On ne parle plus de Fronsac, Lauzun est mort, mon neveu d'Aiguillon enterré. Il n'y a plus au monde que Waldeck... Ce matin, à mon lever, M. de Navailles m'a radoté le dernier mot de Waldeck... une platitude, bien entendu... Je sors; nous nous croisons avec M. le Légat, qui, en me saluant de la main par la portière de son carrosse, me crie : Zo souis pressé, la vostre etchellenze; je cours dizouner avec queste galantuomo il carissime signore di Waldeck... Au diable!... Je me retourne... par la portière d'un autre carrosse, milord comte de Durham, envoyé extraordinaire du roi George, me fait un salut gourmé et me dit en parlant du gosier : Je été bienne contente, very well satisfied... Je avé été présenté à cette remâquable gentleman messé lé baronne de Waldeck... Oh! yes! (Il se laisse tomber dans un fauteuil.) C'est affreux! (Il s'évente avec son mouchoir.)

LA COMTESSE, riant.

Affreux, assurément!

RICHELIEU.

Le premier qui prononcera son nom donnera un gage. Comtesse, quelle heure est-il chez vous?

LA COMTESSE.

Midi et demie, je crois.

RICHELIEU.

Vous retardez... Belle cousine, je voulais vous faire ce matin une surprise.

HÉLÈNE.

A moi, M. le Duc?

RICHELIEU.

On vendait les tableaux de ce pauvre Nointel. Parmi ces tableaux, figurait le portrait en pied de mon excellent ami et frère d'armes Guillaume de Clermont, marquis d'Étampes.

HÉLÈNE.

Mon père!

RICHELIEU.

Le chef-d'œuvre de Latour!... Mais ne me remerciez pas... J'ai la honte d'avouer que le duc de Richelieu a été vaincu aux enchères...

LA COMTESSE.

Vous aviez un concurrent?

RICHELIEU.

Un fou! le lieutenant-colonel de Royal-Allemand... Or, devinez qui est ce lieutenant-colonel?

LA COMTESSE.

Un prince!

RICHELIEU.

La maison de Richelieu passe en effet pour être princière, comtesse... C'est mon fils, c'est cet écervelé de Fronsac.

HÉLÈNE, étonnée.

M. le duc de Fronsac!

LA COMTESSE, de même.

Mon frère!

RICHELIEU.

J'avais demandé avant-hier à M. de Choiseul la lieutenance de Royal-Allemand pour mon fils. Le brevet a dû être expédié dans la soirée... et Fronsac m'a volé la joie de vous offrir le portrait de votre père. J'ai mieux réussi dans une autre négociation. Mademoiselle de Verneuil, première demoiselle de madame Victoire, se marie, sa place est vacante. Je l'ai demandée pour vous à madame Royale. La fille de Louis XV a favorablement accueilli ma requête. Demain vous serez nommée.

HÉLÈNE.

Ainsi vous m'avez engagée?

RICHELIEU.

Oh! parfaitement!

HÉLÈNE.

Vous avez eu tort, M. le Duc.

RICHELIEU.

Il y aurait folie, chère enfant, à l'âge que vous avez et dans la position où vous êtes, à refuser la noble protection qui vous est offerte. Je compte tellement sur votre raison, que j'ai dépêché Labrie chez M. Dominé à *la Ruche d'or*, (Mouvement de la comtesse.) avec l'ordre d'envoyer ici un commis de confiance, portant des étoffes à choisir pour votre toilette de présentation. (Il baise la main d'Hélène.) Qu'avez-vous donc, comtesse?

LA COMTESSE.

Rien. (A part.) C'est André qui est le commis de confiance... s'il venait ici, tout serait perdu.

RICHELIEU, allant à la table.

Permettez que j'écrive un mot à M. le duc de Choiseul pour le remercier du brevet? (Il s'assied et écrit.) C'est très-aimable à lui... Quelle heure, comtesse?

LA COMTESSE, inquiète.

Je ne sais.

RICHELIEU, regardant sa montre.

Midi trois quarts. Très-bien.

LA COMTESSE, prenant la main d'Hélène.

Êtes-vous décidée?

HÉLÈNE.

A refuser... oui.

LA COMTESSE.

Alors, asseyez-vous là... (Elle arrange devant elle du papier et des plumes.) Et écrivez... (Elle dicte.) « Ne venez pas à l'hôtel » d'Egmont, on n'y a plus besoin de vous ni de vos étoffes. » Regardez ceci comme un ordre formel. »

HÉLÈNE, écrivant.

Pourquoi tant de précautions?

LA COMTESSE.

Votre toilette de cour commandée, ce serait un demi-engagement...

HÉLÈNE, pliant la lettre.

C'est vrai... merci.

LA COMTESSE, feignant l'indifférence.

Adressez cela à ce pauvre garçon qui se meurt d'amour pour sa Thérèse...

HÉLÈNE, écrivant.

André Jacquin... C'est fait.

LA COMTESSE.

Bien. (A part.) Me voilà tranquille; il ne viendra pas.

RICHELIEU.

J'ai en même temps recommandé M. de Waldeck de la bonne manière. (Il sonne. Au domestique qui entre en lui donnant sa lettre.) Hôtel de Choiseul!

LA COMTESSE, à demi-voix, au même.

A la Ruche d'or.

RICHELIEU, on entend sonner une horloge.

Une heure... et pas de nouvelles de ce cher M. de Waldeck, c'est au mieux.

LA COMTESSE.

Ah! un gage, monsieur le duc.

RICHELIEU.

Je paierai, mais M. de Waldeck ne paiera pas.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire?

RICHELIEU.

Tenez, parlons encore de lui pour la dernière fois. J'avais l'idée de tirer au clair la prétendue fortune de ce petit monsieur.

LA COMTESSE.

On le dit très-riche?

RICHELIEU.

Erreur!... Hier, au jeu de madame de Guéménée, je l'ai tâté... il est beau joueur... j'étais en veine... je lui ai gagné quelque chose comme soixante mille livres.

HÉLÈNE.

Oh! le pauvre jeune homme!

RICHELIEU.

Sur parole.

HÉLÈNE.

Et ces dettes de jeu, il faut les payer tout de suite?

RICHELIEU.

Absolument.

LA COMTESSE, raillant.

Dettes d'honneur!

HÉLÈNE.

Mais... s'il n'avait pas cette grosse somme?

RICHELIEU.

Il ne l'avait pas... En quittant la table, il m'a dit avec son sourire... intolérable... monsieur le duc, demain à midi, j'aurai l'honneur de vous porter cette bagatelle.

LA COMTESSE.

Une bagatelle!

RICHELIEU.

Attendez donc... Je suis resté chez moi jusqu'à midi... le quart a sonné.... j'étais dans des transes...

HÉLÈNE.

Aviez-vous vraiment peur de n'être pas payé?

RICHELIEU.

Bien au contraire! à la demie j'ai fait atteler... j'ai maintenant le droit de dire partout que M. le baron de Waldeck est un...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le baron de Waldeck!

Mouvement général.

SCÈNE III

LES MÊMES, WALDECK.

WALDECK, entrant.

Mesdames, je vous demande pardon de venir chercher monsieur le duc jusque chez vous...

HÉLÈNE.

Monsieur, je suis heureuse de vous voir.

LA COMTESSE.

Nous parlions de vous.

WALDECK.

Monsieur le duc, je me suis présenté trois quarts d'heure trop tard à votre hôtel... j'ai fait ce matin une emplette que j'aurais payée de mon sang.

RICHELIEU.

J'attendrai, baron, tant qu'il vous plaira.

WALDECK.

Grand merci... je me permets de ne point user de votre bonté... voici cent mille livres.

RICHELIEU, étonné.

Cent mille livres!

WALDECK.

Ce fou de Castries m'a prié de vous payer sa dette avec la mienne.

RICHELIEU

Ah, çà! êtes-vous fermier-général, monsieur le baron?

WALDECK.

Non, monsieur le duc... je viens d'entrer dans l'armée.

RICHELIEU.

Dans l'armée?

UN DOMESTIQUE, entrant.

Une lettre de M. de Choiseul.

RICHELIEU.

C'est bien. (Le domestique sort.) Voici la nomination de Fronsac! (Il frappe sur la lettre).

WALDECK, qui a causé avec les dames, se retournant.

Permettez-moi de vous féliciter... Quelle haute charge a-t-on donnée à M. le duc de Fronsac?

RICHELIEU.

Une misère... en attendant mieux... Il est lieutenant-colonel de Royal-Allemand.

WALDECK, souriant.

Il n'y a pas un mot de cela dans la lettre.

RICHELIEU, avec hauteur.

Monsieur le baron! (Souriant.) Mais j'oubliais... vous êtes

sorcier... vous lisez les lettres sous leurs enveloppes. (Tenant la lettre à distance.) Voyons! déchiffrez!

WALDECK.

Je n'ai pas dit ce que contient la lettre, mais bien ce qu'elle ne contient pas.,,

RICHELIEU, avec impatience.

Qui vous fait supposer?....

WALDECK.

Je ne suppose pas... j'affirme... M. de Fronsac peut être tout ce qu'il voudra, excepté lieutenant-colonel de Royal-Allemand.

RICHELIEU.

Parce que?

WALDECK.

Parce que voici mon brevet, expédié ce matin par M. de Choiseul... J'avais eu l'honneur de vous dire que j'entrais dans l'armée.

RICHELIEU, stupéfait.

Vous l'avez emporté sur moi, monsieur!

WALDECK.

Oh! monsieur le duc, ce n'est pas ma faute,,, je vous proteste que je n'avais rien demandé. (Il salue Richelieu et se retourne vers les dames).

RICHELIEU, ouvrant la lettre avec dépit.

C'est trop fort! Voyons comment s'excuse M. le duc de Choiseul! (Il lit).

LA COMTESSE, à Hélène.

Mais si M. de Waldeck est lieutenant-colonel de Royal-Allemand...

HÉLÈNE, avec trouble.

C'est M. de Waldeck qui a racheté le portrait de mon père!

WALDECK, étonné.

Qui vous a appris?...

LA COMTESSE.

M. de Richelieu lui-même... C'est d'une exquise galanterie.

RICHELIEU, lisant.

« Monsieur le duc, votre fils avait un concurrent trop » bien appuyé... » (Parlant.) Trop bien appuyé!,,. (Lisant.) « Un conseil en passant : j'ai brûlé votre lettre; ne dites plus » rien, ne faites plus rien surtout qui puisse désobliger » M. le baron de Waldeck... signé Choiseul.

LE DOMESTIQUE, rentrant.

On apporte un grand tableau adressé à mademoiselle d'Etampes.

HÉLÈNE.

Le portrait de mon père! je veux le voir tout de suite... Oh! merci, monsieur, merci! venez-vous, comtesse?

LA COMTESSE.

Je vous suis, chère belle. (Elle la prend par la main et elles sortent vivement).

SCÈNE IV

WALDECK, RICHELIEU.

RICHELIEU, très-gracieux.

Monsieur le baron, asseyez-vous donc, je vous prie.

WALDECK.

Monsieur le duc... (Il s'assied).

RICHELIEU, s'asseyant.

C'est une chose singulière... je suis sur le point de croire aux attractions...aux influences... aux sympathies... je me croyais votre ennemi...

WALDECK.

C'était déjà trop d'honneur!

RICHELIEU.

Pas du tout! j'étais bel et bien votre ami!

WALDECK.

En vérité, vous me comblez!

RICHELIEU.

Voyez plutôt! j'avais, il faut que vous sachiez cela, un intérêt sérieux... un intérêt de famille, à faire disparaître momentanément ce jeune garçon.

WALDECK.

Mon ami André?

RICHELIEU.

Oui... Eh bien!...

WALDECK.

Eh bien! vous l'avez laissé pleurer tranquillement dans son magasin sa Thérèse perdue.

RICHELIEU.

A cause de vous, baron... Rien qu'à cause de vous.

WALDECK.

Comment pourrais-je vous remercier?

RICHELIEU.

Soyons amis, voulez-vous; je serais heureux de vous avoir pour allié, pour auxiliaire... dans une affaire qui m'intéresse au plus haut point... et qui intéresse davantage encore le service du roi.

WALDECK, se levant.

Je suis tout au roi.

RICHELIEU, de même.

Touchez-là, M. Waldeck !

WALDECK.

De grand cœur, M. le duc.

RICHELIEU, lui tendant la main.

Et venons au fait.

WALDECK.

C'est cela. (Leurs mains se séparent.)

RICHELIEU.

Le roi se perd avec cette Du Barry.

WALDECK.

Comme le roi se perdait avec madame de Pompadour.

RICHELIEU, vivement.

Ah ! mais non... tranchons le mot... le roi s'encanaille.

WALDECK, bonnement.

Un peu...

RICHELIEU.

Tout à fait... Cette péronnelle vient de trop bas et son triomphe est une honte ponr la noblesse...

WALDECK.

Permettez... elle est de roture ?

RICHELIEU.

Justement !... madame de Châteauroux, parfait! madame de Pompadour, convenable... mais une fille de rien... toutes ces dames sont furieuses !... Et il y a de quoi, mon cher baron, il y a de quoi !... Elle tient la place d'une personne de qualité !... Il faut balayer cela... Si nous laissons ce petit monde mettre la main au plat, tout est perdu... Aussi nous lui faisons une opposition épouvantable... J'ai soulevé contre elle les ministres, les princes du sang, Mesdames royales, les ducs et pairs, les parlements.

WALDECK.

Quoi ! tout cela contre cette pauvre Jeannette !

RICHELIEU.

Ce n'est pas trop, monsieur le baron!

WALDECK.

Au fait ce n'est peut être pas assez, monsieur le duc.

RICHELIEU.

Comment l'entendez-vous ?...

WALDECK.

Elle est charmante... et le roi en raffole, dit-on.

RICHELIEU.

Oh ! nous avons mieux que cette grisette.

WALDECK, raillant.

En vérité ? vous avez poussé le zèle jusqu'à choisir... vous-même... Monsieur le duc, vous faisiez d'autres prouesses à Fontenoy !

RICHELIEU, avec hauteur.

Monsieur !

WALDECK, gravement.

Que la Du Barry soit la maîtresse du roi, s'il plaît au roi de la prendre, je ne vois là qu'un très-petit malheur : la bonne fille n'a depuis longtemps rien à risquer... mais pour la supplanter, vous avez choisi, dites-vous, une personne de haute race, une jeune fille peut-être... cela se fait ainsi, une jeune fille vertueuse... c'est un attrait de plus... une jeune fille qui sans doute ignore elle-même qu'on veut l'élever... je me trompe... la rabaisser au rang de favorite... Ici est la honte... ne riez pas, monsieur le duc... ici est le déshonneur !

RICHELIEU, ricanant.

Bravo ! bravo ! monsieur Rousseau le philosophe ne dirait pas mieux. Vous étiez sorcier, vous voilà prédicateur !

WALDECK.

J'ai d'autres talents encore, monsieur le duc, et je vous préviens que je les emploierai contre vous.

RICHELIEU.

Pour madame la comtesse Du Barry ?

WALDECK.

Non... pour celle que vous voulez mettre à sa place. Je ne la connais pas... mais j'ai fantaisie de la sauver.

RICHELIEU.

Vous aurez fort à faire... la Du Barry n'est pas encore présentée.

WALDECK.

Elle le sera demain.

RICHELIEU.

Hum ! pour être présentée il faut une marraine.

WALDECK.

Nous avons madame de Bréac.

RICHELIEU.

Oh ! oh ! nous avons... Jean Du Barry aurait-il en vous un collègue ?

WALDECK, s'inclinant.

Je ne suis encore que lieutenant-colonel, et ne puis me mettre au même pas que vous, monsieur le maréchal.

RICHELIEU.

C'est la guerre déclarée !... Monsieur le baron, je vous cède

la place... Mademoiselle d'Étampes, ma cousine, va venir et vous remerciera de votre galanterie...

WALDECK, très-courtois.

Monsieur le duc.

RICHELIEU.

J'y songe... votre charge nouvelle vous donne vos entrées à Marly... venez demain... Nous vous ménageons une surprise... À demain donc, monsieur le baron, à demain... (Il sort.)

SCÈNE V

WALDECK, puis HÉLÈNE.

WALDECK.

Une surprise! qu'a-t-il voulu dire? Hélène n'a pas de famille, pas d'amis. Elle est seule... seule entre madame la comtesse d'Egmont et monsieur le duc de Richelieu!... Elle est belle... inconnue à la cour... Ils ont pu avoir la pensée...

HÉLÈNE accourant.

Monsieur de Waldeck!

WALDECK, la regardant, à part.

Hélène!

HÉLÈNE, avec effusion.

J'avais peur de ne plus vous trouver ici... mais je ne pouvais m'arracher au plaisir de revoir mon bon père... je lui parlais... je pleurais... La comtesse a pu me croire folle... Oh! comme je vous remercie... que vous êtes bon! Vous m'avez donné la meilleure, la plus pure joie que j'aie goûtée depuis bien longtemps!

WALDECK.

Monsieur de Richelieu vous apporta un jour un bonheur plus envié!

HÉLÈNE.

Ma fortune? C'est vrai, je suis riche! je ne peux pas m'accoutumer à cela. Etes-vous riche, vous, monsieur de Waldeck?

WALDECK.

Non.

HÉLÈNE.

Pardonnez-moi... j'ai pour vous tant de reconnaissance! je ne vous ai jamais vu sans recevoir quelque service de vous... de vous que la ruine de mon père a privé d'un grand espoir... du bonheur peut-être... Si vous saviez comme j'ai peur de vous offenser... et pourtant le prix de ce portrait... est considérable... Je suis riche et vous ne l'êtes pas.

WALDECK.

Vous venez de parler de service rendu. Je prends pour ma récompense le droit de mettre à vos pieds ce cher souvenir. Vous avez besoin d'un ami, mademoiselle, et quel ami vous protégera mieux que ce soldat à cheveux blancs, votre père, dont le noble regard descendra tout au fond de votre conscience ? Dans les conseils que je vous donnerais, vous verriez peut-être le trouble d'un cœur qui a beau lutter et se défendre... qui est à vous et ne bat que pour vous !...

HÉLÈNE.

Oh ! monsieur de Waldeck !

WALDECK.

Monsieur de Richelieu voudra vous conduire à la cour...

HÉLÈNE.

J'ai déjà refusé !

WALDECK.

Vous céderez aux instances de ceux qui vous entourent.

HÉLÈNE.

Ils n'auront pas le temps de lasser ma résolution; je vais partir pour mon château d'Étampes... où je vivrai entourée des anciens serviteurs de ma famille. Je partagerai avec les pauvres cette fortune que je ne cherchais pas et que Dieu m'a envoyée.

WALDECK, avec transport.

Oh! merci! merci!

HÉLÈNE, étonnée.

Pourquoi merci ?

WALDECK.

Parce que je souffrais... parce que j'avais le cœur serré... parce que... Oh ! (Il change de ton brusquement.) Il faut me pardonner, mademoiselle... peut-être me prenez-vous pour un insensé..

HÉLÈNE.

Moi! (Baissant la voix.) Je m'attendais à vous voir plus tôt à l'hôtel d'Egmont, M. de Waldeck.

WALDECK.

Pour que je pusse venir à vous, il eût fallu rester Hélène Guérin...

HÉLÈNE.

Je ne vous comprends pas.

WALDECK.

Si le dépôt qui m'appartient n'était pas où sont les secrets d'État... Si le malheur de votre père n'avait pas perdu à jamais ce dépôt qui renfermait ma destinée!... si j'avais pu aspirer à quelque chose de grand... vous me verriez à vos

genoux, mademoiselle, et je vous aurais dit déjà : je vous aime de toute la puissance de mon cœur !...

HÉLÈNE.

Pour obtenir la restitution des papiers qui furent enlevés à mon père, il faudrait une protection puissante... et je n'ai pas de véritable ami à la cour...

WALDECK.

Moi, mademoiselle, j'ai un ami... un seul... qui a nom le hasard... le hasard m'a fait rendre un service à une personne... que je ne dois pas vous nommer. Cette personne aurait peut-être le pouvoir de m'obtenir une audience de Sa Majesté, si elle a gardé la mémoire de ce qui s'est passé entre nous... Adieu, mademoiselle... accompagnez-moi de vos vœux, car je sens que mon sort va se décider... (Il lui baise la main.)

HÉLÈNE.

Si Dieu m'exauce, vous serez heureux!

WALDECK, allant vers la porte, à part.

Mademoiselle... (A part.) La comtesse Du Barry se souviendra-t-elle de la promesse de Jeanne?

SCÈNE VI

HÉLÈNE seule, puis RICHELIEU.

Une personne que je ne dois pas vous nommer... Est-ce sur moi qu'il compte? sur ma reconnaissance? c'est à mon père que le dépôt était confié... Il m'aime... et je n'ai pas repoussé son amour... Oh! c'est moi, moi seule qui suis son espérance... et pourtant il m'a suppliée de ne pas aller à la cour!... qu'importe? Ce sont les scrupules d'un noble cœur! Rien ne doit m'arrêter... Tout pour lui! J'irai à la cour!... M. de Richelieu!...

RICHELIEU, raillant.

Belle cousine, nous venons, j'en suis sûr, de subir un sermon en trois points sur les dangers de la cour?

HÉLÈNE.

Monsieur le duc, je suis déterminée...

RICHELIEU.

Que disais-je? à fuir le monde, sans doute.

HÉLÈNE.

Je consens à être présentée à Mesdames Royales.

RICHELIEU, stupéfait.

Ah bah!

HÉLÈNE.

Le plus tôt sera le mieux...

RICHELIEU.

Bravissimo! À votre toilette, ma chère enfant... ma fille va faire sa cour à Mesdames, vous l'accompagnerez.

HÉLÈNE.

Je serai bientôt prête!

RICHELIEU, lui offrant la main.

À la bonne heure!... (Ils se dirigent vers la porte.) Et surtout, faisons-nous bien belle!

SCÈNE VII

RICHELIEU seul, puis le VALET, puis MADAME DE BRÉAC.

RICHELIEU, revenant et se frottant les mains.

Un peu plus tôt, un peu plus tard, ces charmantes statues s'éveillent...Demain mademoiselle d'Étampes sera présentée, et la Dû Barry ne le sera pas. (Le valet entre.) J'attends la marraine... Qu'est-ce, Lorrain?

LE VALET.

Une dame... en carrosse de louage.

RICHELIEU.

Jeune?

LE VALET.

La cinquantaine.... Elle a dit : se nommer madame de Bréac.

RICHELIEU.

C'est la marraine de la Du Barry... Personne ne l'a vue?... (À part.) Il faut dominer cette bonne femme du premier coup. (Haut et se redressant.) Faites monter par le petit escalier.

MADAME DE BRÉAC, entrant, gaiement.

L'escalier des aventures... (Elle rit.) Il était trop étroit, j'ai pris l'autre.

RICHELIEU, avec hauteur.

Madame!

MADAME DE BRÉAC, rondement.

Votre servante, monsieur le maréchal... (Au valet.) Va-t-en, Grimaud! (Le valet s'est retiré sur un signe de Richelieu, elle se plonge dans une bergère.) Toujours frais comme une rose!... quelle jolie vieillesse!... un peu de peinture... on ne dirait jamais que vous avez une quarantaine d'années de plus que moi... Est-ce que je vous déconcerte, monsieur le maréchal?

RICHELIEU, riant avec effort.

Jarnibieu ! vous avez dit le mot ! (Reprenant sa hauteur.) Je ne suis pas habitué....

MADAME DE BRÉAC.

Moi, toujours à la bonne franquette. (Elle lui pousse un siége.) Mettez-vous là !... Vous avez besoin de moi, ça rapproche les distances... et d'ailleurs, je suis une femme de qualité.

RICHELIEU.

Ceci est vrai, madame la comtesse... et c'est ce qui m'afflige...

MADAME DE BRÉAC.

Plaît-il?

RICHELIEU.

Une femme de qualité descendre à cette honte de prêter son nom et sa noblesse à une fille de rien ! A une Jeanne Vaubernier!

MADAME DE BRÉAC.

Je ne lui prête rien, tout ça est loué !

RICHELIEU.

Vous ne rougissez pas...

MADAME DE BRÉAC.

Mais asseyez-vous donc, monsieur le duc... je ne peux causer quand on n'est pas bien à son aise. Je vas vous dire : je suis une pauvre veuve, avec un fils qui dévore, une fille de bon appétit, deux nièces qui vous ont des dents... un vieil oncle de votre âge qui n'en a plus, mais qui grignotte... une tante, une nourrice et mon chien... tout cela à ma charge. (Richelieu s'asseoit.) A la bonne heure !... Cette petite Du Barry s'est exécutée comme un ange... ça lui coûte dix mille écus au bas mot.

RICHELIEU.

Alors, c'est la cupidité seule?...

MADAME DE BRÉAC.

Le dévouement, monsieur le maréchal... le besoin... les charges... Si j'avais encore mes diamants, je les vendrais. N'ayant plus que ma noblesse, je la mets en gage... non pas pour moi, bonté du ciel ! je vis de rien, mais pour le fils Tancrède, pour Eudoxie la chère fille, pour les nièces, le vieil oncle, la tante...

RICHELIEU.

La nourrice et le chien.

MADAME DE BRÉAC.

Pauvre bichon ! il est comme nous, il s'en retourne... Mettez-vous quelque chose au-dessus de la petite Vaubernier ?

RICHELIEU.

Madame, si vos ancêtres...

MADAME DE BRÉAC.

Les chérubins!... Leurs portraits sont au grenier, on n'a voulu nous acheter que les cadres!... Que dites-vous de quarante mille livres?...

RICHELIEU.

S'il s'était agi de places... de faveurs à obtenir du roi...

MADAME DE BRÉAC.

Oh! chansons que tout cela! quarante mille livres, ou votre servante très-humble!

RICHELIEU.

Vous m'égorgez!

MADAME DE BRÉAC.

Est-ce dit?...

RICHELIEU.

Allons soit! (A part.) Je n'en aurai pas le démenti!

MADAME DE BRÉAC.

C'est dit... avec une capitainerie pour mon fils Tancrède.

RICHELIEU.

Comment?

MADAME DE BRÉAC.

La Du Barry donnait une lieutenance... Cent louis sur la cassette pour mon Eudoxie...

RICHELIEU.

De pension?

MADAME DE BRÉAC.

Sa vie durant seulement... deux maisons de poste pour mes deux nièces, cent pistoles sur la ferme pour mon vieil oncle. (Avec sensibilité.) Ah! il ne les touchera pas longtemps!... une bonne place dans les communs du roi pour ma tante... la petite conciergerie de Versailles pour la nourrice...

RICHELIEU, en colère..

Et le chien?

MADAME DE BRÉAC, avec dignité.

Je ne suis pas une mendiante, monsieur le duc! acceptez-vous? C'est à prendre ou à laisser.

RICHELIEU, prenant sa tabatière d'or.

Cela fait plus de deux cent mille livres. (Il ouvre sa boîte.)

MADAME DE BRÉAC, tendant ses doigts.

J'en use... s'il vous plaît?

RICHELIEU, lui offrant une prise.

Dieu merci, vous usez de tout!

MADAME DE BRÉAC, prenant la boîte.

Ce sera un souvenir de vous. (Elle la met dans sa poche).

RICHELIEU.

Je regrette, madame, que vous ne m'ayez pas donné le

temps de vous l'offrir. (A part.) Ce n'est pas une femme, c'est un grapin!

MADAME DE BRÉAC.

Savez-vous à quoi je songe? (Elle s'approche du fauteuil où est la mantille de la comtesse d'Egmont.) Voilà cinq ans que mon Eudoxie a envie d'un mantelet de dentelles...

RICHELIEU, vivement.

Par la sambieu, prenez-le, madame, et donnez-moi votre bras. (A part.) Elle emporterait les gros meubles! (Haut.) Je vais vous reconduire à votre carrosse.

MADAME DE BRÉAC.

Vous me donnerez...

RICHELIEU.

Je vous donnerai un moyen adroit de fausser compagnie à cette Jeanne Vaubernier. (Il l'entraîne.)

MADAME DE BRÉAC.

Ah! j'ai oublié mon cousin, qui veut être de la cour des aides...

RICHELIEU, la poussant dehors.

Ventrebieu! l'escalier a vingt-cinq marches; avant d'être en-bas, je suis un homme ruiné! (Il sort.)

SCÈNE VIII

LE VALET, puis ANDRÉ, portant des paquets, puis MATIFAS.

LE VALET.

Entrez, mon ami, vous êtes bien le commis de M. Dominé ?

ANDRÉ.

A *la Ruche d'Or*, oui, monsieur.

LE VALET.

Attendez ici avec vos étoffes, je vais prévenir madame la comtesse. Il sort.

MATIFAS, à part.

C'était bien lui que j'avais vu entrer dans l'hôtel; il faut que M. de Richelieu l'y surprenne. (Il ferme la porte. Jacquin n'a rien vu, occupé qu'il est de porter ses étoffes.)

ANDRÉ, seul, se débarrasse de ses paquets.

C'est beau ici... du lampas! plein la main... et de l'or partout!... Et des peintures... Ah! voilà M. de Richelieu. (Reculant abasourdi à la vue d'un portrait.) Ah! mon Dieu, c'est elle, Thérèse... (Il se frotte les yeux.) Thérèse habillée comme à l'Opéra! Je deviens fou tout à fait, ça ne peut pas être elle!

LA COMTESSE, à la cantonnade.

Vraiment? Hélène vient avec nous chez Mesdames Royales ce soir?

ANDRÉ, sans se retourner.

Oh! mais elle est ici, elle a parlé!... oui, c'est sa voix.

LA COMTESSE, entrant.

Qui donc est là?

ANDRÉ.

Thérèse!

LA COMTESSE, à part.

André!!

ANDRÉ.

Oh! j'ai bien entendu, je vois bien...

LA COMTESSE, à part.

Que faire?...payer d'audace...être cruelle pour le sauver!

ANDRÉ.

Qu'elle est... que tu es belle, Thérèse!

LA COMTESSE.

Hein? Savez-vous à qui vous parlez?

ANDRÉ.

A Thérèse.

LA COMTESSE.

Je suis madame la comtesse d'Egmont.

ANDRÉ.

Ah!

LA COMTESSE.

La fille du duc de Richelieu.

ANDRÉ.

Une comtesse... la fille d'un duc... non... non... vous n'êtes pas Thérése... mais elle était jolie comme une reine... jolie comme vous, madame la duchesse.

LA COMTESSE, froidement

Donnez votre note.

ANDRÉ.

Ses yeux, son front, son signe à la joue gauche. Tout, tout, quoi!

LA COMTESSE.

Allons, donnez vite et partez!

ANDRÉ.

Pardon... pardon... voilà ma note... elle n'est pas acquittée parce que... (La comtesse tend la main pour la prendre, André lui saisit le poignet. Ah! tu es Thérèse!)

LA COMTESSE.

Malheureux!

ANDRÉ.

Tu es Thérèse! Tiens, voilà la marque de l'épingle qui t'a blessée aux Porcherons...

LA COMTESSE, effrayée.

Silence! Au nom du ciel!

ANDRÉ, la couvrant de caresses.

Est-ce que je pouvais me tromper!

LA COMTESSE.

Imprudent... tais-toi, tais-toi. Tu n'as donc point reçu la lettre?

ANDRÉ.

Quelle lettre?... Oh! laisse-moi te regarder. J'ai tout un mois d'absence à rattraper... Oh! ma Thérèse, c'est toi! c'est bien toi!

LA COMTESSE, le repoussant.

Oui, j'ai fait une folie... je t'ai aimé... comme si j'eusse été la grisette dont je jouais le rôle... Mais nous sommes éveillés tous deux de ce rêve... Thérèse est morte... Il n'y a plus devant toi que la comtesse d'Egmont qui te dit : si l'on te trouve ici, tu es perdu!

ANDRÉ.

Ça m'est bien égal.

LA COMTESSE.

Je suis perdue moi-même!

ANDRÉ.

Toi! Vous! perdue! Oh! c'est différent. Que faut-il faire?

LA COMTESSE.

Il faut partir.

ANDRÉ.

Mais je vous reverrai.

LA COMTESSE.

Jamais.

ANDRÉ.

Vous m'avez dit jamais! oui, je comprends, vous êtes la fille du duc de Richelieu, vous êtes une grande dame. Eh bien! et moi? oh! moi, qu'importe cela? je suis de ceux qu'on dédaigne... ils aiment tant, ceux-là, ils sont soumis, ils sont esclaves; on leur dit va-t-en, ils s'en vont, baisant encore la main qui les tue!

LA COMTESSE.

André, André!

ANDRÉ.

Eh bien, si vous avez cru que j'étais de ceux-là, madame, vous vous êtes trompée! Je ne vous cherchais pas, moi; il fallait me laisser à mon obscurité; vous êtes venue à moi sous un costume qui vous faisait mon égale; étiez-vous la comtesse d'Egmont ce jour-là? Non, vous étiez Thérèse, mon premier regard, mon premier amour! Je vous aimais,

oh! je vous aimais!... et quand il n'est plus possible de briser en moi cet amour-là, froidement, vous venez me dire : tout est fini entre nous!...

LA COMTESSE.

Plus bas, au nom du ciel! plus bas.

ANDRÉ.

Ah! je ne suis pas un gentilhomme, moi, je ne sais pas ce que ferait un gentilhomme! je sais que je vous aime assez pour tout braver; mon danger est le vôtre! je sais que tu m'appartiens, que tu es ma vie et que je reste pour dire à tous : elle est à moi!

LA COMTESSE.

Malheureux! on vient, mon père!

ANDRÉ.

Eh bien! il me tuera, voilà ce que je veux! que m'importe la vie si tu n'es plus Thérèse! (Il tombe sur un siége.)

LA COMTESSE.

André, pitié, pitié pour moi!

ANDRÉ.

Elle, à mes pieds! Mon Dieu, je deviens fou!

LA COMTESSE.

Sauve-moi, je t'aime.

ANDRÉ.

Dis-tu vrai? Ah! si tu disais vrai!

LA COMTESSE.

Je te jure que je t'aime!

ANDRÉ.

Eh bien! pour ce mot-là je te donne tout, jusqu'à mon bonheur! je ne vois plus que ton danger, je pars et je te laisse ma vie! Adieu!

MATIFAS, en dehors.

Il faut absolument que je parle à M. le duc.

ANDRÉ.

Matifas!

LA COMTESSE.

L'âme damnée de M. de Richelieu!

ANDRÉ.

Que faire?

LA COMTESSE, courant à la porte secrète.

Ah! cette porte! fermée!!

ANDRÉ, montrant la porte de gauche.

Peut-on sortir par là?

RICHELIEU, en dehors.

Pressez mademoiselle d'Etampes.

LA COMTESSE.

Mon père!

ANDRÉ.

Il ne me reste plus que la fenêtre.

LA COMTESSE, le retenant.

Malheureux! tu te tuerais!

RICHELIEU, de même.

Il y a quelqu'un avec la comtesse.

ANDRÉ.

Là derrière ce rideau!

Il se cache sur le balcon, la comtesse ferme le rideau sur lui.

SCÈNE IX

LES MÊMES, RICHELIEU, MATIFAS.

Matifas entre de droite, et Richelieu de gauche.

RICHELIEU.

Seule! Qui donc était avec vous, comtesse?

MATIFAS.

M. André Jacquin, monseigneur.

RICHELIEU.

Lui! il a osé!...

LA COMTESSE, à Matifas.

Vous mentez!

MATIFAS.

J'affirme qu'il était dans ce salon et qu'il n'en est pas sorti.

RICHELIEU.

La trêve est rompue alors. Je serai sans pitié cette fois.

MATIFAS, montrant le rideau fermé.

Il doit être là. (Mouvement de la comtesse.)

RICHELIEU.

Il est là, empare-toi de ce drôle et à la Bastille!

LA COMTESSE.

Mon père!

RICHELIEU, à Matifas.

Obéis.

MATIFAS, ouvrant le rideau, trouve le balcon vide.

Personne!

RICHELIEU.

Personne!

MATIFAS.

Il aura sauté par la fenêtre.

LA COMTESSE.

Ah! il s'est tué!

RICHELIEU.

C'était ce qu'il avait de mieux à faire. Venez, comtesse, on nous attend chez Mesdames Royales.

Quatrième Tableau

LE PAVILLON DE LUCIENNES

Salon au fond ouvrant sur une colonnade qui laisse voir la Seine et ses coteaux. Décor gracieux et coquet. Meuble riche. Trois portes au fond; portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, LE COMTE JEAN, ZAMORE, FEMMES DE JEANNE,
Jeanne est à sa toilette, aux mains de ses femmes. Le comte Jean, botté, éperonné, la cravache à la main et des paquets sous le bras, est prêt à partir. Zamore est couché sur le tapis et joue aux osselets.

JEAN, très-affairé.

Est-ce que je n'oublie rien? (Il se tâte et regarde des papiers sur la table.)

JEANNE, sans se retourner.

Comment, vous n'êtes pas encore parti! (A ses femmes.) Crêpez cette boucle...

JEAN.

Nous disons que cette femelle d'Arabe, cette plaideuse d'enfer, ce monstre, madame de Breac votre marraine, demande...

JEANNE.

Accordé! Le roi paiera. (A ses femmes.) Comment me trouvez-vous?...

ZAMORE.

Maîtresse, belle! belle! belle! aussi jolie que Zamore!

JEANNE.

Toi, tu es un ange passé au noir de fumée. (A Jean.) Mais partez donc! donnez-lui tout à cette bonne madame de Bréac, tout! c'est la seule femme de qualité de France et de Navarre qui ait bien voulu se vendre à moi, elle fait son prix... quoi de plus juste? c'est ce soir la présentation... Elle n'aura pas le temps de me ruiner. En route! en route! (Jean reprend ses papiers et ses paquets.) Tout ce qu'elle demandera! tout! accordé!

JEAN.

Si elle demande la lune? (Fausse sortie de Jean.)

JEANNE.

Accordé!

JEAN, revenant.

Ah! je savais bien que j'oubliais quelque chose!

JEANNE, riant.

Quoi encore!

JEAN.

C'est cette marraine qui me fera perdre la tête... Il faudra envoyer le déjeuner à Jacquin, qui est couché là-haut, au grenier.

JEANNE, étonnée.

Jacquin! André est ici?...

JEAN.

Le pauvre garçon m'est tombé du ciel!... hier soir je revenais de chez cette marraine... quelque chose... j'ai cru d'abord que c'était un moellon ou un maçon... a défoncé l'impériale de mon carrosse... j'ai failli être tué, tout uniment.

JEANNE, riant.

Et c'était Jacquin?

JEAN.

Les yeux rouges, les habits déchirés et sanglants... dans un état!...

JEANNE.

D'où sortait-il?

JEAN.

Dieu le sait... les chevaux ont pris le mors aux dents, et c'est sans doute un bonheur, car j'ai cru voir par la portière des gens qui nous poursuivaient... mais nous avons brûlé le pavé jusqu'à Nanterre...

JEANNE.

Enfin, il devait venir de quelque part!

JEAN.

D'un troisième étage pour le moins... je n'ai rien pu tirer de lui, sinon que M. de Richelieu, notre ennemi intime, était

à ses trousses... ainsi que ce laid coquin de Matifas. Maintenant vous savez tout, n'est-ce pas! bonsoir! (Il sort précipitamment.)

JEANNE, à ses femmes.

Qu'on aille chercher M. Jacquin... mon ami Jacquin, et vite... (Une des femmes sort) Va-t-il me trouver belle! je suis d'une gaieté! (Elle se regarde et saute de joie devant son miroir.) Zamore... tu n'as rien fait de bon... mais je veux te récompenser... tu es déjà gouverneur de mon château de Luciennes... veux-tu être colonel?

ZAMORE.

Non... moi, si maîtresse veut... président à mortier.

JEANNE, éclatant de rire.

C'est cela... président! le président Zamore. (Elle se regarde rire dans la glace.)

SCÈNE II

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI, entrant à gauche.

Au moins on rit ici! on rit à merveille!

JEANNE, se retournant.

Le roi! bonjour, sire... quelle aimable surprise! (Elle fait signe aux femmes de se retirer.)

LE ROI.

Je m'ennuyais à Versailles... comme partout! j'ai eu l'heureuse idée de venir vous surprendre.

JEANNE.

C'est charmant à vous.

LE ROI, la regardant.

Mais comme vous voilà brillante dès le matin!

JEANNE.

Il est deux heures, sire... et c'est ce soir que je dois être présentée au roi. (Elle fait la révérence.)

LE ROI, rembruni.

Ah! c'est juste! c'est pour ce soir...

JEANNE.

Votre Majesté me trouve-t-elle... passable?

LE ROI.

Ravissante!

JEANNE.

Je sais plus d'une duchesse qui va avoir le nez long.

LE ROI, scandalisé.

Le nez long!

JEANNE, essayant de réparer sa faute.

Sire... pardon... je voulais dire... un pied de nez! (Elle éclate de rire.)

LE ROI, souriant.

Chère folle!... c'est qu'on ne plaisante pas ainsi... à Versailles!

JEANNE, vivement.

A-t-on pris son café!... non!... je vais aller faire le café du roi.

LE ROI.

Dans ce brillant déshabillé?

JEANNE.

Je tacherai peut-être un peu ma robe... (Avec câlinerie.) Mais le roi aime tant le café préparé par mes mains.

LE ROI, l'attirant à lui.

Vos belles mains...

JEANNE, se dégageant.

C'est l'affaire de cinq minutes. (Elle prend Zamore par l'oreille.) Viens, mon singe... à l'office! (Sur le seuil, en lançant un baiser.) A tout à l'heure, sire! (Elle sort.)

SCÈNE III

LE ROI, seul, puis JACQUIN.

LE ROI, la suivant des yeux.

Est-elle assez adorable! quel abandon!... un peu trop d'abandon. Ici encore passe, mais à Versailles!... Mesdames Royales et les duchesses... je n'ai pas pu cacher à M. de Richelieu, le chagrin... l'inquiétude que me donne cette présentation... Il m'a promis de l'empêcher sans bruit... sans scandale... sans que Jeanne surtout puisse se douter... (La porte s'ouvre.)

JACQUIN, entrant.

Où donc est-elle?

LE ROI.

Qui avons-nous là?

JACQUIN, apercevant le roi.

Ah! quel beau vieux seigneur! (Il va pour se retirer.)

LE ROI, à part.

Un joli garçon! (Haut.) Restez, l'ami!

JACQUIN.

C'est que je cherche Jeanne!

LE ROI, à part.

Jeanne!

JACQUIN.

] le veut me voir.

LE ROI.

Qui êtes-vous, mon garçon?

JACQUIN.

Chut!... je suis payé pour être prudent... (Regardant le roi.) Après çà, vous avez une bonne figure...

LE ROI.

Vraiment?

JACQUIN.

Mais vous n'êtes pas ratatiné comme M. de Richelieu. (Regardant le roi de plus près.) Ah! je crois bien!

LE ROI, riant.

Vous connaissez M. le maréchal de Richelieu?

JACQUIN, hésitant.

Un peu... mais nous sommes en froid... pour des affaires de famille...

SCÈNE IV

LES MÊMES, JEANNE, ZAMORE, portant un plateau.

JEANNE, à Zamore.

Ne va pas renverser!... (Apercevant Jacquin.) André!...

JACQUIN.

Jeanne, quelle toilette... Mademoiselle Jeanne... est-ce qu'on peut se fier à ce gentilhomme?

JEANNE, riant.

Mais oui... c'est... (Le roi met un doigt sur sa bouche.) c'est M. La France (Le roi l'approuve d'un signe; elle sert le café.) M. La France, vous êtes servi, goûtez-moi cela.

LE ROI, buvant.

Pur délices!..

JACQUIN.

Ah!... (Il respire de loin l'odeur du café.)

LE ROI, le regardant.

Il embaume!

JACQUIN.

Oui, il sent bien bon.

LE ROI, riant.

Vous aimez le café?

JACQUIN, les yeux au ciel.

Oh! oui! (Jeanne s'est assise aussi et boit.)

LE ROI, versant du café dans une troisième tasse.

Je vous invite, M. André...

ANDRÉ.

Oh! monsieur La France, je n'oserais pas...

LE ROI.

Sans façon... monsieur André qui?

JACQUIN.

Jacquin!

LE ROI.

Ah! ah!... premier commis chez M. Dominé, à la *Ruche d'or*.

ANDRÉ.

Il connaît la *Ruche d'or*... il est dans le commerce.

LE ROI, riant.

Asseyez-vous donc.

JEANNE, étonnée.

Vous savez?

LE ROI.

Ah! je sais bien des choses...

JACQUIN, s'asseyant.

Je suis si connu dans Paris! (Au roi qui lui présente une tasse.) Vous êtes bien honnête, monsieur La France... (Il boit.) Fameux!...

LE ROI.

On n'en boit pas de semblable chez M. Dominé?

JACQUIN.

Je crois bien; on n'y met que de la chicorée. (Au roi.) Et vous, vous vivez de vos rentes; vous êtes retiré des affaires?

JEANNE, riant.

Hein!

JACQUIN.

J'ai dit une bêtise!

LE ROI, étouffant de rire.

Non!... mais je ne vis pas de mes rentes, oh! non... j'ai une place.

JACQUIN.

Une bonne place?

LE ROI.

Près du roi.

JACQUIN.

Peste! près du roi; vous n'êtes pas malheureux, vous! (Il tend sa tasse.)

LE ROI, versant.

On les envie donc ceux qui sont près du roi?

JACQUIN.

Dame!...

LE ROI.

Le roi passe-t-il pour être un bon maître?

JACQUIN.

Assez... assez...

LE ROI.

Voyons, entre nous, que dit-on du roi à la *Ruche d'or*, chez M. Dominé?

JACQUIN.

Ah! ah! ce qu'on dit du roi! (Jeanne tousse.) Vous avez le rhume?... (Au roi.) Allez, on en dit long sur le roi... et de toutes les couleurs! (Jeanne tousse.) Il faudra soigner cela... On dit que le roi est bon enfant...

LE ROI.

Ah!...

JACQUIN.

Au fond...

LE ROI, à Jeanne, qui fait toujours des signes.

Laissez!...

JACQUIN.

Moi, je ne m'occupe pas de politique... J'écoute à droite et à gauche... On aime le roi!...

LE ROI.

Ah!

JACQUIN.

Parce qu'il est doux, poli et bel homme; mais on n'admire pas le roi.

LE ROI.

Hum!

JACQUIN.

Je ne défends pas au roi de s'amuser...

LE ROI.

Vous êtes bien bon, M. Jacquin.

JACQUIN, au roi.

Le roi a le droit de se divertir tout comme un autre.

JEANNE, riant.

Il est impayable.

JACQUIN.

Si j'étais roi...

LE ROI, l'interrompant.

Ah! voyons ce que ferait Sa Majesté Jacquin Ier.

JACQUIN.

D'abord, je ferais fermer la boutique d'en face; ça nous fait du tort... Le roi ne doit pas permettre cela.

LE ROI.

Naturellement; il faut que tout le monde vive.

JACQUIN.

Ensuite, j'augmenterais les gages des jeunes gens de commerce, les gages de tout le monde pendant que j'y suis!

LE ROI.

C'est une bonne idée...

JACQUIN.

J'abolirais les impôts, tous les impôts... Comme ça, tout le monde recevrait...

LE ROI.

Et personne ne payerait?

JACQUIN.

Voilà!

LE ROI, riant.

A la bonne heure!

JACQUIN.

Le roi n'avait pas pensé à cela...

LE ROI.

C'est vrai.

JACQUIN.

Vous voyez bien qu'il n'est pas fort!

JEANNE, très-doucement.

Jacquin! tu parles devant le roi...

JACQUIN.

Hein?

JEANNE.

C'est le roi.

JACQUIN, comprenant et atterré.

M. La France!... le roi!... Allons! me voilà bien! (Il se lève.)

LE ROI, avec dignité.

Monsieur André Jacquin, vous avez dit un mot qui efface tout le reste... vous avez dit : On aime le roi!

JACQUIN, à genoux.

Sire!

UN VALET, annonçant.

Monsieur le maréchal, duc de Richelieu!

JACQUIN, s'affaissant.

Miséricorde!... Cette fois, je suis perdu!

JEANNE, étonnée, au roi.

M. de Richelieu! chez moi!

LE ROI, qui s'est levé.

Nous attendions ici M. le maréchal. (A André.) Monsieur Jacquin, M. de Richelieu ne serait pas si débonnaire que moi. Je sais tout. A *la Ruche d'or*, chez M. Dominé, nous jugeons sévèrement les grands de la terre... mais nous essayons de faire comme eux... Peste! il vous faut une comtesse!

JACQUIN.

Sire! je ne savais pas...

LE ROI, lui présentant une bourse.

Nous vous donnons ceci pour favoriser votre fuite... prenez... nous le voulons! (Au valet.) Qu'on introduise M. le

maréchal! (A Jacquin.) Éloignez-vous... cachez-vous... la cause de M. de Richelieu est juste, et le roi ne pourrait vous protéger contre lui!...

JEANNE, poussant Jacquin vers la porte.

Et vite... voici M. le duc!

JACQUIN.

Si on parlait mal du roi devant moi. Ah! sire! je ne dis que ça!... (Jeanne sort avec lui.)

SCÈNE V

LE ROI, RICHELIEU.

RICHELIEU, entrant et saluant.

Sire! (Bas.) Tout est convenu!

LE ROI.

Ainsi, notre complot a donc réussi?

RICHELIEU.

Ce n'a pas été sans peine. Madame de Bréac avait reçu beaucoup d'argent...

LE ROI.

C'est moi qui l'ai donné.

RICHELIEU.

Il a fallu surenchérir!

LE ROI.

Duc, nous ferons nos comptes.

RICHELIEU.

Ah! sire, une bagatelle!

LE ROI.

Et lui avez-vous trouvé une bonne grosse maladie, à cette chère madame de Bréac?

RICHELIEU.

Je lui ai brûlé le pied.

LE ROI.

Comment?

RICHELIEU.

Un peu d'ocre jaune, du rouge de saturne, de la terre d'ombre et un peu de carmin.

LE ROI.

Ce n'est pas une blessure, c'est un tableau.

RICHELIEU.

C'est une plaie admirablement imitée. Madame de Bréac a désormais le droit de garder le lit pendant deux mois au moins, et, par conséquent, plus de marraine.

LE ROI.

Partant, plus de présentation. (Jeanne rentre.) Pauvre comtesse, je voudrais la dédommager.

JEANNE.

Comment, sire, vous voulez me quitter déjà?

LE ROI, regardant à sa montre.

Il est l'heure de retourner à Versailles... Ne vous dois-je pas quelque chose, Jeanne?

JEANNE, vivement.

Si fait! j'ai demandé pour Zamore des lettres de gouverneur...

LE ROI.

Ce n'est pas cela... tenez... (Il lui présente un papier.) Voici quelque chose de plus sérieux.

RICHELIEU.

Un blanc-seing!... contre-signé par M. le garde des sceaux! (Riant d'un air contraint.) Vertubieu! comtesse, avec cela, vous pourriez nommer un premier ministre.

JEANNE, qui a pris le blanc-seing.

Ah! ceci peut-il envoyer quelqu'un à la Bastille?

RICHELIEU.

Quel regard! pourvu que le roi me garde le secret...

LE ROI, bas.

Cela pourrait du moins en faire sortir certain pauvre garçon.

JEANNE, serrant le blanc-seing.

André!... je devine. Oh! sire, merci!

LE ROI.

A demain, comtesse!

JEANNE.

Non, pas à demain... à ce soir... Vous oubliez toujours que c'est pour ce soir.

LE ROI, riant d'un air contraint.

C'est juste!

JEANNE.

J'aurai une toilette. Vous verrez, sire, vous verrez!

LE ROI.

N'êtes-vous pas toujours la plus belle! (Il lui baise la main.) Venez, duc! (Ils sortent.)

SCÈNE VI

JEANNE, ZAMORE, puis WALDECK.

Jeanne a le dos tourné, Zamore s'accroupit sur le tapis et grignotte des dragées.

JEANNE, redescendant en scène.

N'êtes-vous pas toujours la plus belle?... C'est le roi qui a

dit cela... Ah! une voiture!... C'est ma marraine qui arrive.

UN VALET, annonçant.

M. le baron de Waldeck!

JEANNE, étonnée,

M. de Waldeck! qu'il entre! (Souriant à elle-même.) Est-ce qu'il vient chercher le prix de sa prophétie? que va-t-il me demander?... Enfin, j'ai promis... je paierai!

WALDECK, entrant.

Ah! éblouissante! (Il met la main devant ses yeux.)

JEANNE, lui tendant la main.

Et triomphante! vous l'aviez prédit! Me voilà reine!

WALDECK.

Pas encore!

JEANNE.

Ne venez-vous pas réclamer ce que je vous ai promis?

WALDECK.

Plût à Dieu!

JEANNE.

Avez-vous rencontré André Jacquin sur votre route?

WALDECK.

Non, je me suis croisé avec ce laid visage, M. de Matifas... Parlons de vous, madame!

JEANNE.

Ah, çà! qu'y a-t-il donc?... Vous me faites peur!

WALDECK.

Il y a que vous êtes trahie.

JEANNE.

Par qui?

WALDECK.

Par tout le monde.

JEANNE.

Ce n'est personne... Citez un nom.

WALDECK.

M. le duc de Richelieu!

JEANNE.

Il sort d'ici! non, il n'oserait pas, c'est impossible!

SCÈNE VII

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, entrant brusquement.

Par la sambleu! nous sommes perdus, submergés, écrasés! (Il tombe dans un fauteuil.) Pour un rien, je me brûlerais la cervelle!

JEANNE, effrayée.

Qu'y a-t-il donc? madame de Bréac, nous manquerait-elle?

JEAN.

Je la voudrais au fond de l'enfer, la misérable vieille!... Je l'ai amenée, apportée plutôt!...

JEANNE, respirant.

Ah! elle est ici!

JEAN.

Nous voilà bien avancés! la païenne ne s'est-elle pas brûlé le pied jusqu'à l'os! je l'ai trouvée geignant comme une agonisante... Ah! ah! ah! oh! oh! la la! Elle criait à l'assassin, quand je l'ai flanquée dans le carrosse... Votre médecin vient de déclarer qu'elle ne marcherait pas avant trois mois!

JEANNE, atterrée.

C'est un coup de foudre!

WALDECK, à Jean.

Qui est votre médecin?

JEAN.

Le docteur Tronchet, parbleu!

WALDECK.

C'est l'ami de M. de Richelieu!

JEANNE.

Ah!

JEAN.

Qu'est-ce que ça fait?

WALDECK.

Où est la malade?

JEAN.

Est-ce que vous êtes médecin aussi?

WALDECK.

Un peu! (Jean hausse les épaules.) En outre, j'ai intérêt à guérir cette femme.

JEAN.

Quel intérêt?

WALDECK.

Ceci est mon secret. Conduisez-moi près d'elle... comtesse, achevez votre toilette... vous savez que je suis un peu sorcier, espérez! Conduisez-moi, monsieur... (Il sort avec Jean.)

SCÈNE VIII

JEANNE, ZAMORE, puis WALDECK, JEAN.

JEANNE.

Le roi a ri d'une façon singulière en me disant à demain... Oh! j'en mourrais de honte! ma toilette perdue! M. de Richelieu triomphant! toutes ces Pimbèches de la cour me riant au nez... Jour de Dieu! si le roi s'est moqué de moi il me le paiera! (Apercevant Zamore.) Ah! tu arrives bien, toi, viens ici, veux-tu venir ici! mais viens donc, animal!

ZAMORE.

Maîtresse veut quelque chose?

JEANNE.

Il faut que je batte quelqu'un!... (Zamore se sauve. Courant à Waldeck qui rentre.) Eh! bien?

WALDECK, sérieux.

C'est grave!

JEANNE, avec désespoir.

Miséricorde!

WALDECK.

Consolez-vous!

JEANNE.

Que je me console! mais si je manque cette occasion, le roi se ravisera et je ne serai jamais présentée.

WALDECK.

Il faut que vous soyez présentée... Vous irez à Versailles.

JEANNE.

Quand?

WALDECK.

Ce soir.

JEANNE.

Bien vrai?

WALDECK.

Pourvu qu'on suive mon ordonnance.

JEANNE.

Ah! on la suivra.

WALDECK.

De point en point.

JEANNE.

A la rigueur.

WALDECK.

Quoi qu'elle doive coûter!

JEANNE.

Dût-elle coûter aussi cher que ma marraine !

JEAN, entrant.

Elle hurle à faire compassion.

WALDECK.

Laissez-la crier ! attention, voici mon ordonnance... Vous allez courir...

JEAN.

L'apothicaire est à Saint-Germain.

WALDECK.

Pas si loin... au grenier.

JEANNE et JEAN.

Au grenier.

WALDECK.

Au grenier à fourrages. Vous ferez apporter une douzaine de bottes de paille bien sèches. (Jeanne et Jean se regardent.) Bien sèches, vous entendez... une douzaine... Vous les ferez mettre en tas sous les fenêtres de la marraine... puis vous prendrez une bouteille d'huile... d'huile de térébenthine, s'il se peut... et vous verserez l'huile sur la paille... mettez deux bouteilles de térébenthine.

JEANNE.

Mais la moindre étincelle...

WALDECK, l'interrompant.

Allumera tout cela. C'est ce qu'il faut.

JEAN.

La maison brûlera !

WALDECK.

Je ne dis pas non.

JEAN.

Il y a pour vingt mille écus de meubles ici.

WALDECK.

J'ai prévenu madame la comtesse que mon ordonnance coûterait cher.

JEANNE.

Et ça guérira ma marraine?

WALDECK.

Radicalement et instantanément.

JEAN.

Je ne comprends pas.

JEANNE.

Vous n'avez pas besoin de comprendre, ni moi non plus, agissons coûte que coûte.

JEAN.

A la grâce du diable ! (Il sort.)

SCÈNE IX

JEANNE, WALDECK.

JEANNE.

Me direz-vous à moi ?...

WALDECK, l'interrompant.

Tout en deux mots; cette blessure est si horrible à voir que je n'ai osé la toucher, encore moins la sonder... et si elle est réelle...

JEANNE.

Comment, réelle!

WALDECK.

La Faculté entière y perdrait son latin... mais le luxe même de l'inflammation, la prodigalité de la gangrène... car il y en a assez pour tuer dix hommes... tout cela m'a donné défiance!

JEANNE.

Vous croiriez?...

WALDECK.

M. Richelieu joue une grosse partie et je tiens les cartes contre lui... J'espère!

SCÈNE X

LES MÊMES, JEAN, puis MADAME DE BRÉAC.

JEAN, entrant.

Tout est prêt!

WALDECK.

Mèche allumée!...

JEANNE.

Eh! vite!

JEAN, à la fenêtre.

Allez!

JEANNE.

Un feu de joie! (On voit des lueurs.)

WALDECK.

Faites crier au feu!

JEAN, à la fenêtre.

Allez! (Cris au dehors.) Au feu! au feu!

WALDECK.

Criez vous-même!

JEANNE et JEAN.

Au feu! au feu! (Un silence.)

JEAN.

Eh bien?

JEANNE.

Elle ne bouge pas!

WALDECK.

Elle est rusée... au feu!... Allons...

JEANNE et JEAN, à tue-tête.

Au feu! au feu! (On entend un bruit.)

WALDECK, s'élançant vers le fond.

Fuyez tous!... n'y a-t-il plus personne? La maison est en flammes! (Avec force.) Sauve qui peut!

MADAME DE BRÉAC, accourant éperdue.

Et moi, mes enfants, moi que vous oubliez!...

WALDECK.

Elle court, donc elle marche!

JEAN.

Bravo! (A la fenêtre.) Éteignez tout, vous autres!

JEANNE.

Ah! docteur, voilà une belle cure! (Elle rit.)

MADAME DE BRÉAC.

Comment? cet incendie?...

JEAN.

Mensonge, comme votre brûlure. (Il lui offre la main.) S'il vous plaît, bonne dame, à Versailles! sinon, je vous étrangle.

WALDECK.

Il le faut, madame.

MADAME DE BRÉAC.

Je suis vaincue.

JEANNE.

Je double ce que j'ai promis.

MADAME DE BRÉAC.

Triplez!.., et à vous!...

JEANNE.

Accordé!

MADAME DE BRÉAC.

A nos toilettes, madame la comtesse!

WALDECK, à part.

Voilà un charmant démon qui sauvera peut-être l'ange qu'on voulait perdre.

TOUS, riant et entourant la marraine.

A Versailles!

ACTE TROISIÈME

Cinquième Tableau

LA PRÉSENTATION A LA COUR

Un grand salon d'apparât au château de Versailles. A droite, la table et les siéges préparés pour le jeu du roi.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC DE CHOISEUL, LE CHEVALIER DE NAVAILLES, LE MARQUIS DE BRÉZÉ, GENTILSHOMMES ET DAMES.

NAVAILLES.

La table de jeu attend le roi depuis douze minutes et demie, ce qui ne s'était jamais vu. Le roi est encore chez Mesdames Royales, avec M. de Richelieu, qui est décidément en grande faveur! (Riant.) M. le ministre va craindre pour son portefeuille.

CHOISEUL.

Mon portefeuille? Fardeau bien lourd, messieurs!

NAVAILLES, riant.

Vous savez, monsieur le duc, qu'on a fait une complainte sur la petite comtesse.

CHOISEUL, riant.

La comtesse des Porcherons... Je sais cela.

NAVAILLES, riant.

Duc, vous n'aimez pas le dernier caprice du roi. (Aux gentilshommes.) Raison de famille... Le caprice du roi passe toujours sans s'arrêter, devant la porte ouverte de la maison de Choiseul. Nous verrons probablement le lieutenant-colonel de Royal Allemand, ce baron de Waldeck, dont tout le monde parle et que personne ne connaît!... (A Choiseul.) Pouvez-vous nous dire, monseigneur, d'où sort ce baron de Waldeck? qui l'a fait monter si haut et si vite?

CHOISEUL.

Ceci, M. de Navailles, est un secret d'État...

UN HUISSIER, annonçant.

Le Roi!

CHOISEUL.

Le Roi, messieurs!

SCÈNE II

LES MÊMES, LE ROI, RICHELIEU.

Le Roi entre appuyé familièrement sur le bras de Richelieu.

LE ROI, joyeusement.

Messieurs, je vous annonce que nous aurons ce soir Mesdames Royales. (Il fait accueil à M. de Choiseul.)

NAVAILLES, bas à Brezé.

Par conséquent, la Du Barry ne sera pas présentée... et le maréchal, qui s'est déclaré son ennemi, aura l'honneur d'être, pendant quarante-huit heures, l'homme le plus important de France et de Navarre... Voyez plutôt, le Roi le choisit pour faire sa partie.

RICHELIEU, que le roi a fait asseoir à la table de jeu.

Mille grâces, sire!

Le cercle se forme pendant la partie du roi; on entre, on salue le roi et on forme des groupes.

LE ROI.

Jouons gros jeu... je suis gai. Quand j'ai dit à mes filles que la présentation de cette pauvre comtesse était au moins ajournée, elles m'ont sauté au cou. Maréchal, c'est vous qui avez rétabli la paix dans ma maison.

RICHELIEU.

Ah! sire...

LE ROI, rassemblant les cartes.

Victoire a une nouvelle fille d'honneur qui n'est pas mal du tout!

RICHELIEU.

Vous trouvez, sire? Madame la Comtesse d'Egmont s'est chargée de la présenter ce soir à Votre Majesté.

LE ROI.

Ah! madame d'Egmont... Pour qu'il en soit ainsi, il faut que cette jeune personne ait de la naissance.

RICHELIEU.

Noble comme Rohan, sire!

LE ROI.

Vous pourriez dire : noble comme du Plessis-Richelieu, M. le Duc.

RICHELIEU, saluant.

Sire, tant de grâces... je vais avoir bien des envieux.

LE ROI.

J'ai des cartes superbes.

RICHELIEU.

C'est une Clermont d'Étampes...

LE ROI.

Ah! ah! (Rappelant ses souvenirs.) Je crois me rappeler.

RICHELIEU, l'interrompant.

La mémoire de Votre Majesté est parfaite. Madame de Pompadour ne plaisantait pas.

LE ROI.

En effet!

RICHELIEU.

Elle fut impitoyable envers monsieur d'Étampes, un loyal serviteur... qui combattit vaillamment à Fontenoy.

LE ROI.

Pourquoi se mêlait-il d'écrire? Un gentilhomme ne doit se servir que de son épée.

RICHELIEU.

Ce n'est pas l'avis de M. de Voltaire, qui tient pourtant fort à son titre de gentilhomme.

LE ROI, fronçant le sourcil.

M. de Voltaire!... M. de Voltaire !...

RICHELIEU.

La plume de celui-là vaut assurément mieux que son épée.

LE ROI.

Parlons de mademoiselle d'Étampes, c'est une gracieuse personne.

RICHELIEU.

Elle est orpheline... À la cour, elle n'aura d'autre appui que la clémente protection de Votre Majesté.

LE ROI.

Est-elle pauvre?

RICHELIEU.

Elle vient d'hériter de cinq millions tournois.

LE ROI.

Oh! oh! alors elle est ambitieuse?

RICHELIEU.

Ambitieuse... de plaire au roi.

LE ROI.

Vous me flattez, duc!

RICHELIEU.

Madame de Chateauroux était aussi; noble et riche... avec celle-là, le roi était bien sûr d'être aimé pour lui-même.

LE ROI, soupirant.

Madame de Chateauroux aimait le roi... jeune. Nous avons bien vieilli, maréchal.

RICHELIEU.

Parlez pour moi, sire. Je suis de beaucoup l'aîné de Votre Majesté... et je n'ai pas renoncé à plaire.

LE ROI.

J'ai gagné.

TOUTE LA COUR, comme s'il s'agissait d'une grande nouvelle.

Le roi a gagné !

LE ROI, abandonnant les cartes.

Merci, monsieur le duc... nous recevrons mademoiselle d'Étampes avec plaisir et nous verrons à réparer le préjudice fait à son père.

Il se lève, mouvement dans l'assemblée. — Pendant la partie de cartes, des gentilshommes, des officiers ont été introduits et ont salué silencieusement le roi, parmi eux se trouve Waldeck.

SCÈNE III

Les Mêmes, GENTILSHOMMES, DAMES, WALDECK.

LE ROI, aux nouveaux venus.

Messieurs, le jeu nous captivait. Je vous salue. (Il fait un signe à Choiseul qui s'approche aussitôt.) Monsieur le duc, ce jeune homme est-il là ?

CHOISEUL.

Votre Majesté veut parler de M. le baron de Waldeck! (Signe d'assentiment du roi.) Oui, sire, il est ici... Le roi désire-t-il que ce gentilhomme lui soit présenté?

LE ROI.

Non... non... je voudrais seulement le voir.

CHOISEUL, montrant Waldeck.

Sire, il est là..., seul devant la cheminée.

LE ROI, regardant et contenant une émotion.

Il est bien... il est très-bien!

SCÈNE IV

LES MÊMES, MESDAMES ROYALES ET LEUR SUITE.

L'HUISSIER DE LA CHAMBRE.

Leurs altesses royales, Mesdames.

Entrées et saluts, le roi reçoit ses filles qui se placent. — Les dames prennent leurs tabourets. — Dans le mouvement Navailles se trouve à l'avant-scène de droite, Waldeck et Richelieu à l'avant-scène de gauche.

RICHELIEU, reconnaissant Waldeck.

Ah! ah! M. le baron, tous mes compliments, l'uniforme vous sied à merveille!

WALDECK.

Monsieur le duc, vous me comblez!

RICHELIEU.

On ne peut espérer vous apprendre quoi que ce soit puisque vous lisez dans l'avenir.

WALDECK.

Vous connaissez quelque bonne nouvelle?

RICHELIEU.

Bonne, oui... mais non pas pour notre chère amie la comtesse Du Barry. Elle ne sera pas présentée.

WALDECK.

Vous croyez, monsieur le duc?

RICHELIEU.

J'en suis sûr!

WALDECK.

Vraiment? J'offre de parier qu'on va l'annoncer.

RICHELIEU.

Impossible! Tenez, j'offre une autre gageure.

WALDECK.

Voyons!

RICELIEU.

Je parie que la place que notre chère comtesse croit si bien tenir, sera prise ce soir même.

WALDECK.

Par une autre... Vous avez donc trouvé?

RICHELIEU.

Une perle!... assez pure pour être enchâssée dans la couronne de France! Oh! toute votre sorcellerie n'y pourra rien, mon cher, la petite comtesse ne viendra pas.

L'HUISSIER, annonçant.

Madame la comtesse de Bréac... Madame la comtesse Du Barry.

(Grand mouvement. Mesdames Royales, indignées lèvent leurs éventails. — La curiosité générale est excitée. — Richelieu reste atterré.

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME DE BRÉAC, MADAME DU BARRY.

LE ROI, à Richelieu, avec mauvaise humeur.

Que veut dire ceci? (Mouvement).

RICHELIEU, au Roi.

Je tombe des nues.

NAVAILLES, à Brezé.

Tout le monde est surpris... même le Roi !

MADAME DE BRÉAC, qui a traversé tout le salon tenant madame Du Barry par la main.

Sire!

NAVAILLES, regardant Jeanne.

Ces dames l'attendent à la révérence.

MADAME DU BARRY, faisant sa révérence.

Sire, pardonnez à mon émotion et croyez à mon profond respect. (Elle sourit avec malice.)

NAVAILLES.

Vertudieu, c'est parfait! On dirait qu'elle n'a pas fait autre chose de sa vie.

WALDECK, à madame de Bréac.

Elle a déjà un succès de révérence.

LE ROI, prenant la main de madame Du Barry.

Madame, soyez la bienvenue.

MADAME DU BARRY, souriant et bas.

Hum! vous espériez pourtant que je ne viendrais pas.

LE ROI.

Je suis, comme toujours, heureux de vous voir. (Il la conduit à son siége.)

WALDECK, à Richelieu.

Eh bien, M. le duc?

RICHELIEU, avec dépit.

Eh bien! vous avez la première manche.

(Les deux battants de la porte s'ouvrent.)

L'HUISSIER, annonçant.

Madame la comtesse d'Egmont... Mademoiselle de Clermont d'Étampes.

WALDECK, pâlissant.

Hélène !

RICHELIEU.

J'ai la seconde ! partant, quittes ! (Il pirouette et s'éloigne.)

SCÈNE VI

Les Mêmes, MADAME D'EGMONT, HÉLÈNE.

Entrée de la comtesse d'Egmont et d'Hélène. Même cérémonial, toutes les dames l'accueillent pour faire pièce à madame Du Barry qui reste seule. Le Roi la quitte et va au-devant d'Hélène, qu'il conduit à ses filles.

WALDECK, étonné.

Hélène! ici!

LE ROI.

Présentee par la fille de notre cher duc, mademoiselle, vous entrez à la cour par la grande porte. (Mouvement de madame Du Barry.)

HÉLÈNE.

Sire!

NAVAILLES.

Elle est adorable! A la bonne heure, celle-là! c'est Chateauroux ressuscitée!... ma foi! le maréchal a la main heureuse.

WALDECK, à part, frémissant.

Déjà condamnée!... déjà outragee!

L'HUISSIER, annonçant.

Le souper du Roi!

(Mouvement. Le Roi offre la main à Hélène, qui échange un regard avec Waldeck. Sortie générale. Madame Du Barry est complétement abandonnée.

MADAME DE BRÉAC.

Ma pauvre petite!...

MADAME DU BARRY, se redressant.

Patience! le plus fort est fait! je suis ici, et demain tous ces gens-là seront à mes pieds. (Elle suit la cour et fait en passant un signe vaillant à Richelieu, qui la salue ironiquement : Bonsoir, maréchal.

MADAME DE BRÉAC, s'éventant.

Oui, à nos pieds!

RICHELIEU, lui offrant la main en riant.

Comment donc, madame la comtesse?

NAVAILLES.

Décidément mademoiselle d'Etampes prendra ici la place de madame Du Barry.

WALDECK à Navailles

J'ai deux mots à vous dire, M. de Navailles.

NAVAILLES.

M. le baron, je suis à vos ordres.

WALDECK.

Vous plaît-il d'accepter mon bras pour une promenade dans le parc?

NAVAILLES.

Ah ! (Il le regarde) de grand cœur! (Ils sortent bras dessus, bras dessous ; un officier les suit de loin et les observe.

SCÈNE VII

RICHELIEU, puis MATIFAS.

RICHELIEU, resté seul en scène, redescend d'un air pensif.

Comment cette Du Barry a-t-elle pu venir? Madame de Bréac était achetée... Elle avait promis... (Matifas entre par une porte latérale, regarde tout autour de lui, aperçoit Richelieu et descend en scène.) Je ne comprends rien à cette guérison subite!

MATIFAS.

Monseigneur, je viens vous dire le mot de l'énigme !

RICHELIEU.

Toi ici !

MATIFAS.

Je me glisse partout quand il s'agit de vous servir.

RICHELIEU.

Ah! tu es un drôle habile! Toute cette belle comédie que tu avais arrangée...

MATIFAS.

N'était-elle pas bien imaginée? si le diable ne s'en était pas mêlé!...

RICHELIEU.

Quel diable ?

MATIFAS.

M. de Waldeck... Il a éventé ma ruse... Comment? je n'en sais rien. La Faculté tout entière y eût été trompée. Lui n'a eu besoin que d'un coup d'œil.

RICHELIEU.

Il est donc bien dévoué à cette Du Barry ?

MATIFAS.

Du tout! Il est éperdûment épris de mademoiselle d'Étampes.

RICHELIEU.

Lui?

MATIFAS.

Et tant qu'il sera là en travers de votre route, je vous préviens, monseigneur, que vous ne passerez pas.

RICHELIEU.

Je veux passer pourtant!

MATIFAS.

On ne se débarrasse pas du baron de Waldeck comme de M. André Jacquin.

RICHELIEU.

Celui-là, tu l'as laissé échapper !

MATIFAS.

Je l'ai repris. J'ai tendu mes filets autour du pavillon de Luciennes, où il avait trouvé un asile. Il est maintenant à la Bastille. Si tel est le bon plaisir de monseigneur, je puis m'occuper du baron de Waldeck.

RICHELIEU.

Tu te chargerais de l'éloigner?

MATIFAS.

Oui.

RICHELIEU.

M. de Matifas, quel moyen comptez-vous employer?

MATIFAS.

Monseigneur, je demande carte blanche.

RICHELIEU.

Songez qu'il s'agit ici d'un gentilhomme! A tout prendre, je n'ai besoin de personne... Si M. de Waldeck est par trop gênant, vive Dieu! j'ai encore mon épée au côté!

MATIFAS.

La meilleure épée de France... autrefois!

RICHELIEU.

Drôle! Ce n'est pas l'épée qui a vieilli... ni le cœur!

MATIFAS.

Non... c'est le bras.

RICHELIEU.

Écoute! Il est des combinaisons qu'un homme de qualité ne saurait avouer. Voici mes conditions : si tu réussis adroitement et sans scandale, ta fortune est faite. Si tu échoues, je ne te connais pas... si tu fais du bruit, si tu commets quelque coquinerie malséante, non-seulement je te désavoue, mais je fournis la corde pour te pendre.

MATIFAS, amèrement.

Monseigneur a trop de bonté !

RICHELIEU.

Tu refuses?

MATIFAS.

J'accepte !

RICHELIEU.

Peste! Tu hais donc bien M. de Waldeck!... Chut! voici le Roi! (Il s'incline profondément. Matifas se met à l'écart.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE ROI, CHOISEUL.

LE ROI, à un mousquetaire.

Qu'on ne perde pas de vue M. de Waldeck. Vous m'entendez? Allez. (Entrant à Choiseul): Monsieur le duc, vous avez bien fait de me prévenir... je ne veux pas de duel! (Avec chagrin, à Richelieu.) Comprenez-vous ce jeune homme, M. de Waldeck, qui vient de faire une querelle d'Allemand à M. de Navailles?

RICHELIEU.

Oh! Votre Majesté n'a rien à craindre pour M. de Navailles, qui est la meilleure lame de la maison du Roi.

LE ROI, à part.

S'il allait le tuer. (Haut.) Maréchal, je n'aime pas les duels... je ne veux pas qu'il y ait rencontre... Vous m'entendez, M. de Choiseul! (Choiseul s'incline.) M. de Navailles partira pour Nantes, ce soir même... à l'instant. Où est Royal-Allemand?

CHOISEUL.

A Strasbourg.

LE ROI.

M. de Waldeck partira pour Strasbourg.

RICHELIEU, à part.

Bravo!

CHOISEUL.

Sire, j'ai mandé M. de Navailles chez moi, et M. de Waldeck ici, mais pour rompre un rendez-vous donné, il faudra un ordre précis... un ordre signé du roi.

LE ROI, très-animé.

A cela ne tienne! on ne me désobéira pas peut-être! Malheur à qui me desobériait.... Il faut que tout le monde le sache bien, je ne veux pas que ce duel ait lieu... Je ne le veux pas! (Il sort avec Choiseul.)

SCÈNE IX

RICHELIEU, MATIFAS.

RICHELIEU, avec enthousiasme.

Voilà un roi, un vrai roi! un grand roi! il ôte le dernier bâton qui était dans nos roues!

MATIFAS, se rapprochant.

Monseigneur !

RICHELIEU.

Toi ! va-t'-en au diable !

MATIFAS.

Cependant !...

RICHELIEU.

Strasbourg est à l'autre bout de la France. M. de Matifas vous pouvez retourner à Paris ou aller à Pontoise, je n'ai plus besoin de vous. (Il sort enchanté.)

SCÈNE X

MATIFAS, puis WALDECK.

MATIFAS, seul.

Strasbourg vous suffit, monsieur le duc... moi, je trouve que ce n'est pas assez de l'exil... je suis gentilhomme aussi et ma joue brûle encore. Le roi a dit : malheur à qui résistera ; il faut que Waldeck résiste... il va venir ; si je puis seulement l'entretenir deux minutes... le voici.

WALDECK, entrant.

M. le duc de Choiseul m'a fait appeler... (Apercevant Matifas). Monsieur de Matifas !

MATIFAS, respectueusement.

Monsieur le baron, vous plairait-il de m'écouter un instant ? je suis ici pour vous.

WALDECK.

Pour moi ?

MATIFAS.

Je suis mécontent de M. le duc de Richelieu, et M. de Richelieu est votre ennemi.

WALDECK.

Je le sais.

MATIFAS.

Vous gênez M. le duc dans ses projets sur mademoiselle d'Etampes.

WALDECK, ému.

Hein ! vous dites ?

MATIFAS, à part.

Allons donc ! (Haut.) M. de Richelieu a décidé que mademoiselle d'Étampes serait la maîtresse du roi.

WALDECK, menaçant.

La maîtresse du roi !. . Tant que je serai là...

MATIFAS.

Vous n'y serez pas longtemps.

WALDECK.

On ne m'éloignera pas!

MATIFAS.

Vous êtes averti, monsieur de Waldeck. Mademoiselle d'Étampes n'a que vous pour la défendre.

WALDECK.

Et sur ma vie je la défendrai!

SCÈNE XI

LES MÊMES, CHOISEUL.

CHOISEUL, venant de chez le roi.

Monsieur le baron, je vous ai mandé pour vous transmettre un ordre de Sa Majesté.

WALDECK.

Monsieur le duc, j'écoute.

CHOISEUL.

Royal-Allemand est à Strasbourg, vous devez en prendre le commandement. Vous allez partir sur l'heure.

WALDECK.

Partir! c'est impossible!

CHOISEUL.

M. de Navailles, votre adversaire est déjà sur la route de Bretagne.

WALDECK, à part.

Ce duel! c'est ce duel... j'ai fourni le prétexte... misérable que je suis!

CHOISEUL.

On ne désobéit pas au roi!

WALDECK, avec détresse.

Monsieur le duc, je renoncerai à ce duel. Je subirai la honte! je perdrai l'honneur! mais au nom du ciel! laissez-moi voir le roi! Laissez-moi me jeter aux pieds du roi!

CHOISEUL.

Le roi est très-mécontent, il a défendu que vous soyez introduit près de lui.

WALDECK, éperdu.

Le roi est donc complice déjà!

CHOISEUL.

Monsieur!

WALDECK.

Le roi sait donc... Écoutez... donnez-moi un jour... une heure!...

CHOISEUL.

L'ordre est formel. Il faut partir à l'instant!

WALDECK.

A l'instant... sans la voir? sans lui dire que le roi!.. Non, cela est odieux et lâche!

CHOISEUL.

Prenez garde!

WALDECK.

Monsieur le duc! je refuse de partir!

MATIFAS, à part.

Enfin!

CHOISEUL.

Monsieur... vous êtes au roi!

WALDECK.

Mon épée était au roi... (Il dégaine son épée.) Je vous la rends et je suis libre!

CHOISEUL.

Votre épée, ce n'est pas moi qui la prendrai!

MATIFAS, à part.

Très-bien!

CHOISEUL, appelant.

Messieurs les mousquetaires, à moi!

WALDECK, reculant.

Oh! ira-t-on jusque-là?

CHOISEUL.

Sa Majesté avait prévu le cas de révolte. (Les mousquetaires entrent.) Conduisez M. de Waldeck à la Bastille!

WALDECK.

A la Bastille!... moi!

CHOISEUL.

Jusqu'à ce que Sa Majesté ait décidé de son sort. (On entoure Waldeck.)

MATIFAS, à part.

A la Bastille!... Il n'en sortira pas!

WALDECK.

Oh! mon Dieu! c'est à vous de protéger Hélène!

ACTE QUATRIÈME

Sixième Tableau

LA BASTILLE, CHAMBRE N° 9

SCÈNE PREMIÈRE

WALDECK, seul.

Il est assis sur le pied de son lit et tient ses mains croisées sur ses genoux.

Huit jours !... huit jours ! prisonnier à la Bastille ! (Souriant tristement.) J'ai compté les minutes de cette terrible semaine... Je croyais recevoir des nouvelles... de madame Du Barry... d'Hélène... (Se redressant.) Hélène ! voilà ma torture ! Hélène en danger... entourée de piéges... aux mains de cet homme que rien n'arrête dès qu'il s'agit de la faveur du maître... (Avec un abattement profond.) Je pouvais approcher du roi... reconquérir ce dépôt, mystérieux héritage de ma mère, qui m'aurait fait digne d'Hélène. Hier, fou d'inquiétude, j'ai écrit au crayon et sur une feuille de mes tablettes une lettre pour mademoiselle d'Étampes, j'ai jeté cette lettre à travers ces épais barreaux, et le vent l'a emportée. En quelles mains sera-t-elle tombée ? Le hasard me protégera-t-il encore cette fois ?

SCÈNE II

WALDECK, LAJARDIE.

LAJARDIE, entrant.

Voilà une lettre.

WALDECK, éperdu.

Pour moi?

LAJARDIE, avec un gros rire.

Pour vous et de vous... (Il lui tend la lettre.)

WALDECK, désespéré.

Ma lettre !

LAJARDIE.

Voyez-vous, monsieur le baron, cette fenêtre donne sur une cour interieure, et de ce qu'on lance par là, rien ne se perd. Oh ! Je vous avais choisi votre chambre. Vous m'aviez été recommandé par mon cousin, monsieur de Matifas.

WALDECK.

Matifas!

LAJARDIE.

Il m'a dit comme ça : cousin Lajardie, je m'intéresse au n° 9, surveille-le bien... mon cousin Matifas a encore un autre protégé... le n° 10.

WALDECK.

Monsieur Lajardie, savez-vous quel sort on me réserve?

LAJARDIE.

Non... mais je ne vous souhaite pas de rester si longtemps chez nous que l'ancien n° 9... votre prédécesseur... Voilà un prisonnier qui me donnait du mal ! Figurez-vous qu'il ne ne pouvait pas s'habituer à son sort, celui-là... Il travaillait, il sciait, il écrivait au roi... enfin il nous ennuyait. Heureusement pour nous, il est mort.

WALDECK, soupirant.

Pauvre homme !

LAJARDIE.

Allons, à demain, monsieur le baron, et n'écrivez plus, c'est tout à fait inutile. (Il sort.)

WALDECK, seul.

Celui qui m'a précédé ici travaillait à sa délivrance... ne ferai-je rien pour reconquérir ma liberté, même au prix de ma vie? (Il s'assied à table.) Avait-il plus que moi l'ardent désir d'être libre? des intérêts plus chers à sauvegarder? un amour plus profond dans le cœur? Oh! (Il marche à grands pas.) si je pouvais la voir, ne fût-ce qu'un seul instant! si je pouvais l'avertir... (Avec désespoir.) une heure de liberté, mon Dieu! Tous mes espoirs, tout mon avenir, toute ma vie pour une heure de liberté !... (Il tombe à genoux et reste stupéfait.) Voilà qui est étrange!... Cette dalle a remué sous le poids de mon corps... folie... folie !... (Il éprouve la dalle.) Mais non... elle remue (Il la soulève.) Une excavation... l'œuvre de ce prisonnier... de ce travailleur infatigable... Mon Dieu ! auriez-vous entendu ma prière ! (Il fouille dans le

trou.) Une lame de couteau toute rongée par la rouille... un linge sur lequel des lignes sont tracées... pourrai-je lire?... (Il lit péniblement.) « A celui qui trouvera cette cachette, mon » frère par le malheur, je lègue mon œuvre de trois années... » (Parlant.) Trois ans! (Lisant.) « Je suis innocent; j'ai juré d'être » libre... La fenêtre de cette cellule n° 9 donne sur une cour » sans issue. Ici, la fuite est impossible; mais de l'autre » côté du corridor, la cellule d'en face, portant le n° 10, a » une fenêtre qui regarde le faubourg Saint-Antoine. Elle » est élevée de deux étages seulement au-dessus des fossés. » Pour l'hôte de cette cellule il ne faut qu'une lime afin de » scier les barreaux et une échelle pour gagner les fossés... » J'ai d'abord creusé le sol de ma chambre pour y pratiquer » une cachette afin d'y serrer les objets que je fabriquerais... » J'ai en effet serré une lime qui m'a coûté bien du travail et » une échelle faite avec le bois de mon poële et des bandes » de linge tordues... J'ai ensuite creusé un passage sous » le corridor pour aboutir à la chambre n° 10. Il ne me fal- » lait plus que quelques heures pour parvenir à cette cel- » lule. Le geôlier vient m'annoncer que je vais être transféré » tout à l'heure à la Tour... Il me faut donc renoncer à mon » projet bien-aimé... Puissent mes nuits de veilles, mes jours » de fatigue solitaire, profiter à un autre! Signé : Clermont, » marquis d'Étampes. » D'Étampes! ô Providence! C'est lui... lui... qui m'aura fourni les moyens de sauver Hélène... Hélène, sa fille!... Oh! ce que vous avez commencé, marquis d'Étampes, (Il presse l'écrit sur son cœur) je l'achèverai!... Duc de Richelieu, votre infâme marché n'est pas encore conclu... je vais être libre ou je vais mourir! (Il descend dans l'excavation et disparaît sous le sol. On entend le bruit de son travail, des coups sourds et précipités. A ce moment la cellule n° 9 se déplace et rentre dans la coulisse de droite. On voit le couloir où est une porte ayant le n° 10. Au fond du couloir, un porte-clés assis fume sa pipe. Le couloir disparaît à son tour et fait place à l'intérieur de la cellule n° 10 dont l'hôte est couché sur son grabat et dort.)

Septième Tableau

LA BASTILLE, CHAMBRE N° 10

SCÈNE PREMIÈRE

ANDRÉ, endormi, LAJARDIE.

LAJARDIE, entrant.

Voilà le numéro 10... encore endormi! Celui-là ne démolira jamais la Bastille. (A un porte-clefs qui le suit.) Mets son dîner sur sa table... (Haut.) Holà, monsieur André Jacquin!

ANDRÉ, s'éveillant.

Ah! c'est vous, geôlier, tant pis!

LAJARDIE, riant.

Vous auriez préféré que ce fût une autre?

ANDRÉ.

Qui donc?

LAJARDIE.

Celle à qui vous rêviez tout haut en dormant?..

ANDRÉ, étonné.

Ah! oui, bien sûr.

LAJARDIE.

Voilà votre souper.

ANDRÉ.

Je n'ai pas faim... Il n'est venu personne pour me voir?

LAJARDIE.

Ame qui vive.

ANDRÉ.

C'est drôle!

LAJARDIE.

Vous attendiez quelqu'un?

ANDRÉ, riant.

Non... quelqu'une... (Bas.) Mon amoureuse...

LAJARDIE.

Elle est jolie?

ANDRÉ, avec indignation.

Jolie!... Elle est superbe!... Dites donc, M. Lajardie, je voudrais bien m'en aller d'ici!

LAJARDIE.

Au bout de huit jours!

ANDRÉ.

Je me déplais chez vous... j'aurai bientôt la clef des champs. M. Matifas aura beau faire, elle a le bras long celle que j'aime; elle me tirera d'ici; personne ne doit pouvoir lui résister... elle est si belle, si riche...

LAJARDIE.

Une grisette!

ANDRÉ.

Oui, c'est une grisette... seulement, elle a des carrosses, des laquais, des plumes, des diamants!

LAJARDIE.

Il est fou, ce garçon-là!

VOIX, au dehors.

Cousin Lajardie! (On frappe.)

LAJARDIE.

Tiens, tiens! c'est M. de Matifas. On lui aura dit que j'étais ici.

MATIFAS, au dehors.

Ouvre donc! (Il entre.) Au large, cousin; nous allons causer tout à l'heure... Venez, madame. (La comtesse entre.)

LAJARDIE, à part.

Une femme...

ANDRÉ.

Thérèse, avec ce coquin-là! (Mouvement de la comtesse qui impose silence à André. — Elle est en grisette et porte au bras un panier.)

SCÈNE II

LES MÊMES, LA COMTESSE D'EGMONT, MATIFAS.

MATIFAS, à la comtesse.

Vous voyez si je suis de parole.

LA COMTESSE, regardant la chambre.

Je vous remercie. Vous serez bien récompensé si vous tenez tout ce que vous avez promis.

MATIFAS.

Je viendrai chercher votre protégé à neuf heures... et je ne le quitterai qu'après l'avoir mis en mains sûres. (Il la salue.)

LA COMTESSE.

Bien!

MATIFAS.

Elle croit m'avoir acheté... mais aujourd'hui je n'étais pas à vendre... Viens, cousin. (Ils sortent.)

SCÈNE III

ANDRÉ, LA COMTESSE.

ANDRÉ.

Enfin! (Il fait un pas vers la porte.) nous sommes seuls! (On entend les verrous qui se ferment. — Il revient.) Oh! les bons verrous! les chers verrous qui t'emprisonnent avec moi! Vive la Bastille à deux!... (Il lui baise les mains.)

LA COMTESSE, essayant de lui fermer la bouche.

Laisse-moi te dire...

ANDRÉ, baisant le creux de ses mains.

Il y a huit jours que je n'ai parlé... ça rend bavard, la prison... Dites donc, madame la comtesse, elle était haute, votre fenêtre; je devais me tuer... Eh bien! ça ne me faisait rien du tout de mourir pour toi... Seulement, au moment de sauter, j'ai eu un petit frisson... oh! pas grand'chose... et puis, on est si vite tombé!

LA COMTESSE, émue.

Tu t'es conduit en gentilhomme!

ANDRÉ, riant.

Mieux qu'un gentilhomme... pour ne pas te compromettre... mais je t'attendais, je savais que tu viendrais... Et maintenant que te voilà, je ne regrette rien, ni le grand air, ni le magasin, ni le soleil, ni ma liberté!

LA COMTESSE.

Je viens te sauver, André, tu vas sortir d'ici.

ANDRÉ, vivement.

Ah! mais non, je ne veux pas! Écoute, Thérèse... (Il se met à genoux.) Écoutez, madame la comtesse, j'ai arrangé quelque chose dans ma tête et dans mon cœur... quelque chose de très-adroit... Quand je suis libre, je ne peux pas vous aimer à mon aise, mais les belles dames comme vous vont visiter les prisonniers... par charité; on ne s'en cache pas, on s'en vante. Tu viendras par charité un peu et beaucoup par amour, et je resterai toute ma vie à la Bastille, pourvu que tu viennes me voir une fois par semaine... rien qu'une fois... (Il l'embrasse.) ou deux... est-ce dit?

LA COMTESSE, émue.

Tu es un fou!

ANDRÉ, étonné.

Est-ce que tu n'approuves pas mon plan?

LA COMTESSE.

Non.

ANDRÉ.

Alors, dis le tien.

LA COMTESSE.

Ne m'interromps plus... car le temps presse. (Elle se lève.)

ANDRÉ.

Tu voudrais t'en aller déjà?

LA COMTESSE.

C'est par ordre de mon père que tu as été conduit à la Bastille. On ne fléchit pas le duc de Richelieu : je me suis adressée à Matifas.

ANDRÉ, amèrement.

Bonne idée... mon ennemi intime!

LA COMTESSE.

Avec cet homme, il y a toujours moyen de faire taire la rancune : c'est une question de pistoles... d'ailleurs, je n'avais pas le choix. Bref, je l'ai gagné... Il te fera sortir d'ici ce soir... à neuf heures. On te mettra dans un carrosse, qui ne s'arrêtera qu'à la frontière...

ANDRÉ.

Et tu viendras me retrouver?... Oh ! ton plan vaut mieux que le mien !

LA COMTESSE.

Une fois hors de France, tu n'as plus rien à craindre... Tiens, prends cela. (Elle lui donne une bourse.)

ANDRÉ, offensé.

De l'argent!

LA COMTESSE.

Il faut vivre à l'étranger, il faut avoir une maisonnette... pour le cas où Thérèse en voyage... passerait par là... et entrerait...

ANDRÉ.

Oh! donne, donne ! (Il saisit la bourse.). Quand viendras-tu me rejoindre?... la semaine prochaine?

LA COMTESSE, ouvrant son panier.

Nous verrons... Je t'ai apporté un manteau... et un chapeau galonné comme en portent les officiers de ronde. Mets cela sous ta couverture.

ANDRÉ, obéissant.

Quand viendras-tu?

LA COMTESSE.

Je t'écrirai... (Elle va vers la porte.)

ANDRÉ.

Tu me quittes ?

LA COMTESSE.

Il le faut. (Elle frappe à la porte.)

ANDRÉ.

Encore une minute. (On entend la clé dans la serrure.)

LA COMTESSE.

Souviens-toi, à neuf heures, sois prêt à partir, je le veux... (Avec émotion.) je t'en prie!

ANDRÉ.

Je partirai... mais tu viendras?

LA COMTESSE.

(La porte s'ouvre, un porte-clefs paraît.)

Oui... chut!... Adieu, cousin. (Elle sort, la porte se referme sur elle et le porte-clefs.)

SCÈNE IV

ANDRÉ, seul, puis WALDECK.

André reste l'oreille collée à la porte et écoute.

ANDRÉ.

Adieu, cousine!... Elle viendra dans la maisonnette, et nous serons mieux qu'ici... Voyons! il me faudra des forces pour un si grand voyage... Mettons-nous à table... Tiens, je crois que j'ai faim. M'ont-ils apporté un bon dîner? C'est drôle. Les oreilles me tintent... je crois entendre.. (Il découvre une assiette et reste le bras en l'air.) Mais oui... j'entends... c'est singulier! (Il se lève.) Ici!... On dirait un homme qui travaillerait là-dessous... et cette dalle... elle remue... (Tressaillant.) Est-ce que j'ai peur?... Ah! par exemple! (Criant.) Attendez l'ami, attendez qu'on vous donne un coup de main!... (Il saisit la dalle et la soulève. — La tête de Waldeck passe.) Monsieur de Waldeck!...

WALDECK.

André!

ANDRÉ, lui tendant les deux mains et l'aidant à sortir du trou.

En voilà une rencontre!

WALDECK.

Dieu soit loué!... Toi, du moins, tu ne me trahiras pas!

ANDRÉ.

Moi, vous trahir!

WALDECK, courant à la fenêtre.

Dis-moi... cette fenêtre donne bien sur le faubourg Saint-Antoine, n'est-ce pas?

ANDRÉ.

Oui. Que voulez-vous faire?

WALDECK.

Fuir !

ANDRÉ.

Par là!...

WALDECK.

Voilà l'instrument qui va scier ces barreaux.

ANDRÉ, riant.

Un pauvre outil!

WALDECK.

Voici l'échelle qui me permettra de gagner les fossés.

ANDRÉ, avec mépris.

Ça, une échelle! une guenille plutôt!

WALDECK.

Si tu as peur, j'irai seul.

ANDRÉ, simplement.

J'ai sauté d'aussi haut... et sans échelle, mais ça ne réussit pas deux fois. Vous allez vous tuer...

WALDECK, avec énergie.

Être libre ou mourir...

ANDRÉ.

Mourir, vous! Vous tenez tant que ça à vous en aller?

WALDECK.

Il y va du bonheur de toute ma vie !

ANDRÉ.

Alors, M. de Waldeck, je vais vous faire sortir d'ici.

WALDECK, étonné.

Toi !

ANDRÉ, rejetant son drap de lit et montrant le manteau.

Et pas par la fenêtre!... par la porte! Voici qui m'était destiné : Je devais m'envelopper dans ce manteau et coiffer ce chapeau... à neuf heures sonnant on viendra me chercher; à neuf heures cinq minutes, j'aurai la clef des champs.

WALDECK.

Es-tu sûr de la personne?

ANDRÉ.

Parbleu... comme de moi-même. Acceptez-vous ?

WALDECK.

Mais toi?

ANDRÉ.

Moi je n'ai pas besoin d'aller chercher le bonheur bien loin. Je ne vous sacrifie rien, M. de Waldeck... Si un jour je m'ennuie trop, eh! bien je vous l'écrirai... vous n'aurez qu'un mot à glisser à l'oreille de mademoiselle d'Étampes pour me faire mettre dehors.

WALDECK.

Hélène... pourquoi me parles-tu d'Hélène?

ANDRÉ.

Vous ne savez donc pas? Lajardie en causait hier... nous allons avoir une autre Pompadour.

WALDECK.

Que dis-tu?

ANDRÉ.

Comment disait-il ça?.. un mariage... de la main gauche.

WALDECK, avec explosion.

Hélène!

ANDRÉ.

Comme vous êtes pâle!

WALDECK.

Ils ont dit cela?

ANDRÉ.

Oui!

WALDECK.

Ils ont menti!... on veut la perdre! Je la sauverai!

ANDRÉ.

Ah! je devine! mais s'il était trop tard, que feriez-vous?

WALDECK.

Ce que je ferais?... je ne sais pas. Hélène déshonorée! Je l'aime mieux morte!

ANDRÉ.

Écoutez! (Neuf heures sonnent.) Voici l'heure... prenez ce manteau... (Il l'habille.) ce chapeau, et si on vous demande comment vous vous appelez, dites mon nom... on vient...

WALDECK, lui tendant la main.

Je te devrai plus que la vie!

ANDRÉ.

Chut! Il faut qu'on vous trouve ici tout seul... (Il se met sous le lit.) Bonne chance, M. de Waldeck! (On ouvre la porte.) Bonne chance!

MATIFAS, entrant avec précaution.

Êtes-vous prêt?

WALDECK, bas.

Oui.

MATIFAS.

Venez vite. (Ils sortent.)

SCÈNE V

LAJARDIE, UN PORTE-CLEFS, ANDRÉ, caché.

LAJARDIE, qui est entré derrière Matifas avec le porte-clefs.

Tiens, Vincent, voilà tes dix pistoles.

LE PORTE-CLEFS, prenant l'argent.

Ça n'est pas cher, pour risquer sa place.

LAJARDIE.

Innocent! Tu ne connais pas mon cousin, M. de Matifas! Tu ne risques rien du tout, ni moi non plus. Ce garçon va trouver à la porte de la Bastille, un carrosse fermé où l'on va le colloquer sans bruit ni scandale. Ce carrosse ne s'arrêtera qu'à Cherbourg où le petit sera porté comme un paquet sur un navire en partance pour les Grandes-Indes.

LE PORTE-CLEFS, stupéfait.

Les Grandes-Indes!

LAJARDIE, riant.

Et mon cousin, M. de Matifas, a reçu pour cela deux étrennes, celle de madame d'Egmont d'abord qui voulait sauver son amoureux, ensuite celle du duc de Richelieu qui tenait à faire voyager M. Jacquin. Tu feras balayer demain la cellule... Allons boire... (Il sort.)

LE PORTE-CLEFS, le suivant.

Quel homme que ce M. de Matifas. (Il sort en refermant la porte à double tour.)

SCÈNE VI

ANDRÉ, seul.

Il sort de sa cachette et s'élance vers la porte.

En voulant sauver M. de Waldeck, je l'ai perdu!... Je l'ai poussé dans le guet-apens! que faire?... Courir à Versailles... Mademoiselle d'Etampes est toute-puissante... elle le tirera d'affaire... Mais comment aller à Versailles. (Il va vers le lit.) Voici l'échelle... voici la lime... Eh bien! ce que voulait faire M. de Waldeck, je le ferai! (Il monte sur un escabeau et applique la lime contre les barreaux.) C'est meilleur que je ne croyais... ça mord!.. ferme... après la lime, l'échelle, et que Dieu me protège!..

Il scie de toute sa force et la toile tombe.

Huitième Tableau

LES FOSSÉS DE LA BASTILLE

A gauche escalier très-étroit et à pic qui mène à la place de la Bastille. Au fond, perspective de Paris. A droite une grande tour dont le profil seul paraît hors de la coulisse et descend jusque dans le fossé. De l'autre côté une voûte ouverte qui est l'orifice d'un canal souterrain et au-dessus duquel une herse est levée. Au tiers du théâtre, vers la droite, les décombres d'une tourelle, puis de grandes herbes et des broussailles. Il fait nuit. On voit au haut de la tour la fenêtre de Jacquin, et Jacquin lui-même sciant les barreaux.

SCÈNE PREMIÈRE

BUCHAILLE, VIGNOL, ESTAFIERS, puis MATIFAS, WALDECK.

Au lever du rideau, on voit passer sur le pont qui traverse les fossés Waldeck poursuivi par des hommes armés et portant des torches. Cris : Arrêtez-le! Arrêtez-le! On entend comme le bruit d'une lutte à la cantonade de gauche.

ANDRÉ, à la fenêtre.

Voilà un barreau de scié... il est tombé. (Le barreau tombe sur le théâtre.) A un autre... puis je jetterai l'échelle.

MATIFAS, au fond sur le pont.

Eh bien! le tenez-vous?

BUCHAILLE.

Il vient de sauter dans la tranchée ouverte au-dessus de l'égout Saint-Antoine, qui est en réparation!

MATIFAS.

Et vite! des cordes! des échelles!

Ici on voit Waldeck sortir précipitamment de la voûte à gauche et disparaître dans les fossés au fond.

BUCHAILLE, descendant l'escalier, à gauche, à Vignol qui vient de dessous la voûte.

Eh bien?

VIGNOL.

Personne !

BUCHAILLE.

Il se sera échappé par la grille du bord de l'eau...

VIGNOL.

Fermée!

BUCHAILLE.

Il est pris alors. Là-bas, au pont-levis, je tenais la corde pour le garrotter; mais quand on a voulu le jeter dans le carrosse, il a tout deviné, et nous a échappé...

VIGNOL.

Vive Dieu! quel gaillard que ce courtaud de boutique!

BUCHAILLE.

Eh! ce n'était pas lui! en chassant le lièvre, nous étions tombés sur un loup... celui que nous poursuivons est le fameux baron de Waldeck... (Matifas descend l'escalier.) Mais toutes les issues sont gardées, et quand le jour sera venu...

MATIFAS.

S'il faisait jour j'attendrais la nuit.

VIGNOL.

Comment!

MATIFAS, baissant la voix.

Celui que le hasard nous livre m'a humilié, m'a insulté, m'a foulé aux pieds... et j'avais juré de me venger de cet insolent baron de Waldeck : dans l'enceinte de la Bastille chacun a le droit de tuer un prisonnier qui s'évade... nous sommes sur les terres du roi... je tuerai mon ennemi cette nuit!

BUCHAILLE.

Il faut le trouver d'abord.

MATIFAS.

Je le trouverai, dussions-nous fouiller chaque pouce de terrain... En chasse, mes camarades... et vingt pistoles à qui rabattra le gibier!

VIGNOL.

Moi, je monte retrouver les amis là-haut et les prévenir... (Il remonte.)

MATIFAS.

Vous par là... nous par ici!

Ils sortent par la droite et la gauche du pied de la tour.

SCÈNE II

WALDECK, seul.

Au moment où ils disparaissent, Waldeck se montre et les suit de l'œil, ses habits sont déchirés, sa chevelure est en désordre, il a du sang au front et au bras.

WALDECK.

Je suis dans les fossés de la Bastille... cette fenêtre doit être celle de Jacquin, le faubourg Saint-Antoine est de ce côté! Ah! (Il s'oriente.) Un escalier! voyons! (Il se glisse vers l'escalier et en gravit péniblement les marches. — Au moment où il atteint le sommet, il courbe vivement la tête, pour la mettre au niveau du parapet.) Ah! il y a là cinq hommes armés jusqu'aux dents!... et couchés à l'affût! (Il redescend vivement.) Cherchons une autre issue. (Arrivant aux dernières marches.) Un bruit de pas!... (Il se coule dans les herbes en longeant la muraille et gagne les décombres de la tourelle où il se blottit, au moment où Matifas rentre en scène par la droite.)

SCÈNE III

MATIFAS, BUCHAILLE, WALDECK, caché.

MATIFAS.

Rien!

BUCHAILLE.

Rien!... Reste à battre la douve de la Comté.

MATIFAS.

Et les cours de l'Arsenal... Je veux du renfort! dussé-je mettre sur pied tous les gens de la lieutenance! monte sur la place Saint-Antoine... amène Vignol et Matois. (L'arrêtant et regardant à terre.) Attends... baisse la lanterne et éclaire bien... Quelqu'un de vous a-t-il rôdé le long de ce mur?

BUCHAILLE.

Non!

MATIFAS, dégaînant.

Alors, tire ton épée, tu as gagné les vingt pistoles.

BUCHAILLE, dégaînant.

Oui, voilà une piste... Suivons-la. (Il marche le long du mur.)

MATIFAS, allant droit aux décombres.

Et tiens-toi bien!

BUCHAILLE.

La trace fait le tour des décombres.

MATIFAS.

Marche!

BUCHAILLE, atteignant la cachette de Waldeck.

Il est là! (Il recule.)

WALDECK, se levant tout droit.

Vous ne m'aurez pas vivant.

MATIFAS.

Je l'entends bien ainsi!... (A Buchaille.) Ne le perds pas de vue... Enfin, nous vous tenons, mon beau seigneur!... J'avais juré de prendre ma revanche, je crois que je la tiens, cette fois, vous ne me briserez pas votre canne sur le visage.

WALDECK.

Misérables!... si j'avais une arme... (Il marche sur Matifas.)

MATIFAS, riant.

Oui, tu n'en as pas... et avant de te tuer, je veux te rendre l'outrage que tu m'as fait. (Il veut le balafrer, Waldeck pare le coup avec sa main. Buchaille le frappe par derrière.)

WALDECK, bondissant jusqu'au pied de la tour.

Lâche! une arme! seigneur Dieu! une arme! (A ce moment, il voit le barreau de Jacquin, il s'en saisit et se relève en le brandissant juste à point pour arrêter les deux épées dirigées contre sa poitrine.)

WALDECK, combattant.

J'ai encore mon étoile!... (On voit une échelle de corde qui se déroule et pend le long du mur.)

MATIFAS.

Le diable ne te sauvera pas, sorcier!... ferme, Buchaille!... deux épées valent mieux qu'une barre de fer!

WALDECK, lui brisant l'épée dans la main.

Vos épées ne valent rien! (A Buchaille.) A toi, maraud! (Il le renverse d'un coup de barre de fer; à ce moment André paraît, descendant par l'échelle.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, ANDRÉ, au bas de l'échelle.

ANDRÉ, se retournant.

Oh! oh! j'arrive à temps.

WALDECK, sans le voir.

A toi, coquin! (Il attaque Matifas.)

MATIFAS, au pied de la tour, jetant le tronçon de son épée et armant un pistolet.

Il faut en finir d'un seul coup! (Il vise Waldeck.)

ANDRÉ.

C'est çà! (Il saisit un moellon et frappe sur la tête de Matifas à tour de bras.) D'un seul coup!

MATIFAS, poussant un cri.

Ah! (Il tombe.)

ANDRÉ.

Et il était bon, celui-là!... l'homme ne bouge plus!

WALDECK.

Avec quelle arme l'as-tu frappé?

ANDRÉ.

Avec ça! (Il montre un moellon qu'il laisse échapper de ses mains, et se penche sur Matifas.) Ma foi, je crois qu'il est mort! (Se relevant.) Ah! j'avais tapé en conscience! (Regardant l'arme de Waldeck.) Tiens! mon barreau... rien ne se perd!... Comment êtes-vous ici... quand je vous croyais sur la grande route?

WALDECK.

Je te le dirai, mais plus tard! nous ne sommes pas encore sauvés... toutes les issues sont gardées...

ANDRÉ.

Cet escalier...

WALDECK.

Il y a là cinq hommes.

ANDRÉ.

On leur passe sur le ventre!... je suis en goût, d'abord! (Prenant l'épée de Buchaille.) Tiens, ça ne pèse pas si lourd que je croyais, une épée... à l'assaut, monsieur de Waldeck.

WALDECK, l'arrêtant.

Je ne veux plus rien donner au hasard... elle m'attend là-bas... elle m'appelle peut-être... Écoute et obéis!

ANDRÉ.

Oh! de tout mon cœur.

WALDECK.

Appelle ces hommes... j'ai retenu le nom de l'un d'eux: Vignol.

ANDRÉ, avec précaution.

Eh! Vignol!... Vignol!...

VIGNOL, en haut.

Qui est là?

WALDECK, à André, bas.

Tu te nommes Buchaille.

ANDRÉ, avec mystère.

C'est moi, Buchaille.

VIGNOL.

Après?

WALDECK, bas.

Nous l'avons.

ANDRÉ, à Vignol.

Nous l'avons.

VIGNOL.

Mort?

ANDRÉ, à Waldeck, bas.

Compris! compris!... (Haut.) Bien mort! il ne s'agit plus que de l'enterrer.

WALDECK, montrant la voûte.

Ici! (Il jette le manteau de Buchaille sur la figure de Matifas.)

ANDRÉ, à Waldeck.

Dans l'égoût Saint-Antoine... ce bon M. de Matifas sera très-bien là! (Haut.) Descendez donc!

VIGNOL, en haut.

Tous cinq?

ANDRÉ.

Oui!...

VIGNOL, descendant.

Qui gardera les chevaux?

WALDECK, à part avec joie.

Ah! il y a des chevaux?

ANDRÉ.

Attachez-les aux arbres... et vite!... (Les cinq hommes descendent.)

WALDECK, bas.

Surtout n'entre pas avec eux sous la voûte!

ANDRÉ, bas.

Suffit! (Waldeck se cache.)

VIGNOL, approchant.

Où est-il?

ANDRÉ.

Le voilà!... M. de Matifas est en chasse d'un autre gibier... le compagnon de ce Waldeck qui a cru s'évader au moyen de cette échelle. (Il montre l'échelle de corde.)

VIGNOL.

Ah! le petit André!... la nuit sera bonne!

ANDRÉ.

Dépêchez-vous!

VIGNOL, chargeant le corps de Matifas, aidé de ses compagnons.

Il est lourd!...

ANDRÉ, les guidant.

Ici!... (Ils passent.)

WALDECK, qui s'est approché à pas de loup.

Fais comme moi! (Ils prennent la herse, l'un à droite, l'autre à gauche et la font tomber.)

WALDECK.

La route est libre!... à cheval et à Versailles!

ANDRÉ.

A cheval! Jarni coton! je n'y suis jamais monte, au petit bonheur! (Il monte l'escalier.)

VIGNOL, secouant la grille.

Trahison!... (L'alarme est donnée, les sentinelles font feu sur les fugitifs qui disparaissent. — La toile tombe.

ACTE CINQUIÈME

Neuvième Tableau

LE BLANC-SEING

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, ZAMORE, DEUX SUIVANTES.

Les deux suivantes sont en train de coller les mouches de Jeanne, qui joue avec un miroir à main. — Zamore ébouriffe un chien bichon.

JEANNE, à ses femmes.

L'assassin plus près de l'œil.

ZAMORE, au chien.

Toi aussi un assassin... à l'œil.

JEANNE.

Avez-vous dit qu'on retarde le souper de deux heures? Le roi chasse aux flambeaux en forêt de Marly... (Bruit au dehors). Des jurons?... c'est le comte Jean... Zamore, va prévenir que j'attends le roi. (Zamore se lève.)

SCÈNE II

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, entrant.

Le roi ne viendra pas! (Il menace en passant Zamore qui s'est arrêté.)

JEANNE, à Zamore.

Va toujours!

JEAN.

Disparais! (Aux suivantes.) Et vous, sortez. (Il s'assied avec mauvaise humeur.)

JEANNE, pendant que les suivantes s'éloignent.

Combien avez-vous perdu?

JEAN.

Quelques milliers de pistoles... tout va mal... on parle bas, on rit haut quand je passe... M. de Choiseul, plus fier, plus gourmé que jamais, ne me salue plus.

JEANNE, s'admirant.

Vraiment?

JEAN.

M. de Richelieu s'éloigne.

JEANNE, de même.

Il cède le champ de bataille.

JEAN.

Prenez garde!

JEANNE, souriant à son miroir.

En vérité... je crois que j'embellis.

(Entrée de Zamore apportant une lettre que Jeanne ouvre et lit.)

JEAN.

Ce matin, quand je me suis présenté à la cassette pour demander quatre mille pistoles... une dette d'honneur à payer, morbleu... on m'a refusé.

JEANNE, sérieuse.

Ah bah! (Elle dépose son miroir).

JEAN, soucieux.

C'est la première fois...

JEANNE, qui a ouvert la lettre.

Ce sera la dernière. (Elle lit.) Mon miroir a toujours raison... voyez plutôt! (Elle lui tend la lettre.)

JEAN, étonné.

De M. de Richelieu.

JEANNE, lisant.

Le maréchal se met à mes pieds... et pour me prouver son dévouement, il vient ce soir à Louveciennes, avec... devinez avec qui?

JEAN.

Dites, ce sera plus tôt fait.

JEANNE, triomphante.

Avec M. le duc de Choiseul!

JEAN.

Le ministre!

JEANNE.

Le premier ministre!... je lis. « Qui veut-être amené, pieds et poings liés, aux genoux de la véritable reine de France. » Qu'en dites-vous?

JEAN.

Que c'est trop beau... ça doit cacher quelque trahison.

JEANNE, frappant du pied.

Vous finirez par m'impatienter, monsieur le comte! Il se fait tard... La chasse du roi doit revenir par les fonds de Mareil... qu'on vous y voie, je vous prie!

JEAN, se levant.

Vous me renvoyez... (Il va prendre son chapeau.)

JEANNE.

Demain, au lieu de vos quatre mille pistoles, vous en aurez dix mille.

JEAN.

Merci. (Il lui baise la main.) Décidément vous embellissez... à vue d'œil... (Il sort.)

SCÈNE III

JEANNE, ZAMORE, puis JACQUIN.

JEANNE, se croyant seule.

Est-ce que le Roi pourrait se passer de moi?

ZAMORE, revenant gravement.

Moi gouverneur.

JEANNE.

Tu es encore là?

ZAMORE.

Moi faire mon rapport... moi chassé un vagabond.

JEANNE.

Quel vagabond!

ZAMORE.

Li menteur! Li disait : moi ami de madame la comtesse.

JEANNE.

Mon ami!

ZAMORE.

Madame la comtesse pas d'amis... que des riches... li pauvre.

JEANNE, pensive.

Un ami d'autrefois, peut-être... sais-tu son nom?

ZAMORE.

Li pas vouloir s'en aller... entêté.

JEANNE, avec impatience

Son nom?

ZAMORE.

Oh! moi savoir... André Jacquin.

JEANNE, vivement.

André!... mon pauvre petit André! (Elle prend Zamore par les épaules.) Malheureux!... si tu ne me retrouves pas André! (Elle ouvre la porte pour le pousser dehors. André est appuyé contre le montant.) Mais le voici.

JACQUIN.

J'étais là. J'attendais. Je savais bien que vous ne me feriez pas chasser.

JEANNE, le prenant par la main.

Par exemple! (A Zamore.) Va-t-en! (Zamore sort, amenant Jacquin.) Dans quel état te voilà. Qu'est-il arrivé? D'où viens-tu?

JACQUIN.

De la Bastille.

JEANNE, l'aidant à s'asseoir.

A pied!

JACQUIN, dolemment.

Hélas non!... à cheval!

JEANNE.

Que faisais-tu à la Bastille?

JACQUIN.

J'étais prisonnier d'État!

JEANNE.

Toi, prisonnier d'État?

JACQUIN.

Oui... J'ai grand soif.

JEANNE, lui préparant à boire.

Pauvre garçon... Et tu t'es échappé? (Elle lui tend le verre.)

JACQUIN.

Oui... Avec M. de Waldeck. (Il boit.)

JEANNE.

M. de Waldeck était aussi prisonnier?

JACQUIN, tristement.

Oui. (Il rend le verre.) Merci...

JEANNE.

Où est-il?

JACQUIN.

Je ne sais pas... et j'ai peur... Il a été bon pour moi, M. de Waldeck... Je n'aime pas beaucoup de monde, mais ceux que j'aime... oh! je les aime bien! En quittant la Bastille, nous nous sommes mis tous les deux à cheval pour courir à

Marly, où est le roi, où est aussi mademoiselle d'Étampes.

JEANNE, *étonnée.*

Ah! mademoiselle d'Etampes est à Marly!

JACQUIN.

Je ne suis qu'un pauvre garçon de boutique, et c'est un gentilhomme. Il est sur son cheval au galop comme vous dans votre bergère; moi je me tenais maladroitement, je pressais ma monture avec rage pour ne le point perdre de vue... et de temps en temps je criais: « Attendez-moi... je suis brave maintenant et nous serons deux à vendre chèrement notre vie... » Il ne m' entendait pas, ou il ne voulait pas m'entendre... son cheval volait comme le vent... Déjà je le voyais disparaître dans la nuit... Le mien, rendu furieux, par les coups que je lui donnais au hasard, se révoltait sous moi. J'étais debout sur mes étriers, frappant, criant, râlant, car je n'avais plus ni force ni haleine... Au détour du chemin, là, sous votre maison, j'ai senti un grand choc et tandis que mon cheval, débarrassé de moi, bondissait dans la campagne, j'étais étendu évanoui, mourant sur la route.

JEANNE.

Que va faire M. de Waldeck?

JACQUIN.

Il va s'attaquer au roi.

JEANNE.

S'attaquer au roi!

JACQUIN.

Il le fera... s'il n'est pas tué en passant au travers des valets, des courtisans et des soldats... Il le fera... Il aime, et quand on aime, madame, il faut garder son bonheur ou mourir!

JEANNE.

Mais c'est de la démence.

JACQUIN.

Dieu a eu pitié.... en rouvrant les yeux, j'ai reconnu la colonnade de votre pavillon, je me suis souvenu de ce que m'avait dit M. de Waldeck. Vous lui avez fait autrefois une promesse.

JEANNE.

C'est vrai... plus qu'une promesse, un serment.

JACQUIN.

Et vous le tiendrez, n'est-ce pas?... vous sauverez M. de Waldeck.

JEANNE, *pensive.*

Un prisonnier d'État... fugitif... et venant dans le propre palais de son maître!...

JACQUIN.

Vous le sauverez... Vous êtes aussi puissante qu'une reine?

JEANNE, lui saisissant le bras.

Oui! (Avec éclat.) Pour un instant, je puis être la reine!... On ne le laissera pas pénétrer jusqu'au roi !... et le roi mis à part, j'ai ici de quoi briser l'arme dans la main des soldats, de quoi faire rentrer au fourreau l'épée des gentilshommes, de quoi tenir tête au ministre lui-même!

JACQUIN, ouvrant de grands yeux.

C'est donc un talisman ?

JEANNE.

C'est un talisman qui exilerait M. de Richelieu si je voulais, et qui mettrait M. de Choiseul à la Bastille!

JACQUIN.

Madame... voilà ce qu'il nous faut.

JEANNE.

J'ai un blanc-seing du roi!... Et que Dieu soit béni si je ne l'ai pas employé à quelque entreprise frivole; au-dessus du nom du roi, nous pouvons mettre une grâce pleine et entière, un sauf-conduit, tout ce que nous voudrons... Je vais chercher ce blanc-seing, nous le remplirons, tu l'emporteras, Waldeck sera sauvé, et j'aurai payé ma dette!

JACQUIN.

Faisons vite, madame.

JEANNE, courant vers la porte.

Je reviens. (Elle sort.)

SCÈNE IV

JACQUIN, seul.

Nous avons un blanc-seing du roi? avec cela nous ferons tout ce que nous voudrons, nous braverons tout! Ah! mais!

RICHELIEU, à la cantonade.

Annoncez-nous à madame la comtesse.

JACQUIN, s'approche de la porte d'entrée et prête l'oreille.

Cette voix... M. de Richelieu! lui qui me croit à la Bastille, s'il me voyait!... (Il cherche où se cacher, il écarte un pan du paravent.) Ah! Là! (Il se glisse derrière.) Ce guéridon devant! (Il place le guéridon comme un obstacle.) Sauve qui peut! (Il disparaît.)

SCÈNE V

JACQUIN, caché, RICHELIEU, CHOISEUL.

RICHELIEU, au valet.

Annoncez M. le duc de Choiseul et le maréchal de Richelieu, allez... (Le valet sort.) M. le duc, pendant que nous sommes seuls, permettez-moi de vous remercier. Vous avez bien voulu contre-signer l'ordre du roi qui fait voyager ma fille hors de France... (On voit la tête étonnée d'André.)

CHOISEUL.

Madame la comtesse d'Égmont est partie?

RICHELIEU.

Il n'y a qu'un instant... pour l'Allemagne.

ANDRÉ à part.

Pour l'Allemagne!

CHOISEUL.

Vous aviez pour cela des raisons...

RICHELIEU.

De santé, duc, de santé! elle a des vapeurs...

CHOISEUL.

Toujours à votre service, monsieur le maréchal... vous m'avez exprimé un désir du roi...

RICHELIEU.

Un désir formel, monsieur le duc.

CHOISEUL.

Je suis venu dans cette maison où ma présence est à tout le moins étrange... j'y suis venu suivi, comme vous me l'avez demandé, par M. Lecoulteux, prévôt des archers et son escouade... Devons-nous faire disparaître quelque autre Latude qui aurait déplu à la nouvelle Pompadour?

RICHELIEU.

Non... ce n'est pas cela.

CHOISEUL.

Je vous prie de vouloir bien me donner le mot de cette énigme.

RICHELIEU.

Nous venons chercher madame la comtese du Barry.

CHOISEUL.

Et le roi avait besoin de moi pour cela?

RICHELIEU.

Positivement!

CHOISEUL, amèrement.

Un triomphe de plus, offert à la favorite!

RICHELIEU.

Vous la détestez sincèrement, n'est-ce pas?

CHOISEUL.

C'est vrai, monsieur, je ne m'en cache pas, je la hais.

RICHELIEU.

M. le duc, ce n'est pas à Marly que nous allons conduire madame la comtesse.

CHOISEUL.

Où donc?

RICHELIEU.

Oh! c'est beaucoup... beaucoup plus loin... Le roi, savez-vous cela, est fort épris de notre belle cousine, mademoiselle de Clermont d'Étampes.

CHOISEUL.

Monsieur!...

RICHELIEU.

Je sais que ces détails vous inspirent un superbe mépris... mais il faut bien vous mettre au fait... Madame la comtesse Du Barry gêne le roi dans son nouveau voyage sur le fleuve de Tendre.

CHOISEUL, vivement.

Déjà?

RICHELIEU.

Franchement, il la voudrait à la frontière.

CHOISEUL.

Avez-vous un ordre?

RICHELIEU.

Fi donc!..un simple souhait... cela vaut mieux qu'un ordre.

CHOISEUL.

Et en quoi puis-je servir le souhait de Sa Majesté?

RICHELIEU.

En signant précisément l'ordre que Sa Majesté ne peut donner elle-même avec bienséance. Sous pretexte de conduire la comtesse à Marly où le roi l'attend, nous la menons un peu au delà de Valenciennes... quand je dis nous, j'entends nos gens : c'est le métier de ce bon M. Lecoulteux. Vous aurez signé d'avance une lettre de cachet, ordonnant de ne lui point laisser repasser la frontière... Vous souriez?... C'est un expédient qui peut nous faire gagner trois ou quatre jours à peine... Monsieur le duc, dans trois ou quatre jours, le roi ne verra plus que par les yeux de notre belle d'Étampes, et la Du Barry sera de l'histoire ancienne.

ANDRÉ, à part.

Oh! les coquins!

CHOISEUL.

Je signerai.

RICHELIEU.

A la bonne heure! (Il tire des papiers de sa poche.)

CHOISEUL, continuant.

Dans l'intérêt du roi et pour l'honneur de la noblesse française.

RICHELIEU, qui a étendu les papiers sur le guéridon.

C'est entendu! (Il lui présente la plume mouillée d'encre.) Signez seulement.

CHOISEUL, signant, puis remettant l'ordre à Richelieu.

Vous témoignerez de la pureté des motifs qui me guident. (Richelieu prend l'ordre et le regarde en souriant, Choiseul reste grave. Ils échangent un profond salut.)

RICHELIEU, mettant l'ordre dans sa poche.

Monsieur le duc, au nom du roi, de la noblesse, de la postérité et de votre intérêt, je vous remercie. (Ils regagnent le milieu du théâtre.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, JEANNE.

Elle entre vivement et tient à la main le blanc-seing déplié. — A la vu des deux courtisans, elle recule.

JEANNE.

Messieurs... (Elle jette le blanc-seing sur le guéridon.) On a écri ici ! (Elle regarde la plume.)

RICHELIEU, saluant.

J'ai profité de la présence du ministre pour intriguer en faveur d'une personne... charmante, à laquelle je m'intéresse tout particulièrement.

JEANNE, très-gracieusement.

Vous êtes ici chez le roi, messieurs.

RICHELIEU, lui baisant la main.

M. le duc me disait que j'étais chez la reine.

ANDRÉ, en prenant le blanc-seing du roi et la plume.

Il ne sait pas si bien dire!

JEANNE.

Est-ce vrai, monsieur le duc?

CHOISEUL, embarrassé.

Madame la comtesse...

JEANNE, avec chaleur.

Prouvez-moi tout d'un coup votre désir de faire la paix. Rendez la liberté à l'un de mes plus chers amis, monsieur de Waldeck.

CHOISEUL.

Ceci ne regarde que le roi.

RICHELIEU, vivement à Jeanne.

Et comme notre mission consiste à vous apprendre que sa majesté vous attend ce soir à Marly...

JEANNE, étonnée.

Comment?

RICHELIEU.

Votre carrosse de cour est en bas... et vous pourrez tout à l'heure présenter votre requête.

JEANNE.

Messieurs, puisque le roi a changé d'avis, je suis toute prête... (Elle va vers le guéridon.)

RICHELIEU.

La fatigue de la chasse est le motif...

JEANNE.

Certes, certes! (A part) Je n'ai pas besoin du ministre, j'ai mon blanc-seing. Eh bien, où est-il donc?

RICHELIEU, bas à Choiseul.

Nous la tenons.

JACQUIN, passant la tête, bas à Jeanne.

Ne partez pas! (Il disparaît derrière le paravent.)

RICHELIEU, allant à elle et lui offrant la main.

Madame...

JEANNE, à part.

Est-ce un piége? (Elle regarde Richelieu en face, il essaie de rire. — Haut.) Réflexion faite, je n'irai pas à Marly, messieurs.

RICHELIEU, déconcerté.

Il n'y a qu'un instant...

JEANNE.

Caprice de femme... excusez-moi!

CHOISEUL, qui s'est contenu, éclatant brusquement.

Madame, vous viendrez!... je ne sais pas jouer, moi, ces fades comédies... Monsieur le maréchal, appelez nos gens- (Richelieu ouvre la porte et sort.)

JEANNE, reculant.

Qu'est-ce à dire?

CHOISEUL.

Vous le saurez à Namur, madame!

JEANNE, effrayée.

Un enlèvement!... au secours!

SCÈNE VII

LES MÊMES, LECOULTEUX, ARCHERS DE LA PRÉVOTÉ, amenés par Richelieu.

CHOISEUL, à la comtesse.

Toute résistance est inutile : j'ai mes ordres.

JEANNE.

Vous mentez!... vous mentez lâchement!... Le roi est trahi! Oh! si j'avais une heure, pour parler au roi!

CHOISEUL, aux archers.

Entrez, messieurs... M. le maréchal vous a expliqué les intentions de Sa Majesté, faites votre devoir.

JEANNE, à Lecoulteux qui s'approche.

Prenez garde... sur votre tête, prenez garde! (Lecoulteux hésite.)

RICHELIEU, dépliant l'ordre signé par Choiseul.

Arrêtez Jeanne Vaubernier, comtesse du Barry, ordre du ministre!

JACQUIN, s'élançant hors de sa cachette, un papier à la main.

Un instant! Arrêtez M. le duc de Richelieu... arrêtez M. le duc de Choiseul... ordre du roi! (Donnant l'ordre à Lecoulteux.) Il n'y a plus ici ni maréchal de France, ni ministre : Il y a le roi!

RICHELIEU, à Jacquin.

Toi ici!

ANDRÉ.

Par hasard, je passais!...

LECOULTEUX, après avoir examiné l'ordre, aux deux ducs.

Messieurs. (Avec consternation.) Vos épées!

RICHELIEU.

Où nous conduisez-vous donc?

ANDRÉ.

A la Bastille, chambre nº 10.

RICHELIEU.

C'est un jeu.

ANDRÉ.

Oui... je n'avais qu'une carte... mais c'était le roi d'atout.

RICHELIEU.

Dans deux heures, tu seras pendu.

JACQUIN, regardant Jeanne.

Deux heures, elle n'en a demandé qu'une.

JEANNE.

Et tu me l'as donnée, merci. C'est assez pour me venger.

ANDRÉ.

Et pour sauver M. de Waldeck... Venez! venez! (Il l'entraîne, au moment où les deux ducs rendent leurs épées.)

Dixième Tableau

LES JARDINS DE MARLY

Les charmilles de Marly-le-Roi. — Grand escalier au fond par lequel on descend du Boulingrin. — Parterre et château en perspective. Par dessous, les bosquets taillés. — Pièce d'eau et arcades de verdure à droite. — A gauche, le profil d'un des douze pavillons.

SCÈNE PREMIÈRE

NAVAILLES, GENTILSHOMMES, ANDRÉ, HÉLÈNE.

ANDRÉ.

Je me perds dans ce parc de Marly. Jeanne, qui m'a amené, attend le roi, et moi je cherche M. de Waldeck pour le prevenir, pour le calmer surtout... Ah! voilà du monde...

NAVAILLES, descendant.

Oui, messieurs, je reviens de Bretagne pour apprendre de grandes nouvelles et un grand déménagement! Marly a changé d'astre... et pendant que le roi chasse aux flambeaux, le pavillon de la comtesse du Barry a été donné à la belle Clermont d'Etampes. (Il montre le pavillon.)

ANDRÉ, qui rôde autour du pavillon.

On parle d'Helène. (Il écoute.)

NAVAILLES.

Lever du soleil d'un côté, de l'autre disgrâce complète! Le roi est furieux... cette folle de Du Barry n'a-t-elle pas eu le front d'abuser d'un blanc-seing royal pour envoyer le maréchal de Richelieu et M. le duc de Choiseul à la Bastille!

ANDRÉ, à part.

Pauvre Jeanne!... la voilà sans place!

NAVAILLES.

Voici déjà un solliciteur. (A André.) L'ami! es-tu ici pour l'astre éclipsé ou pour l'étoile nouvelle?

ANDRÉ, saluant.

Messieurs, j'étais très-bien avec madame Du Barry... et je suis au mieux avec mademoiselle d'Etampes.

NAVAILLES.

Bravo! c'est très-adroit! (Hélène entre.) Voilà justement mademoiselle d'Etampes qui sort de chez Mesdames Royales pour rentrer dans son pavillon. Adorons un peu le soleil levant, messieurs... (Tous saluent jusqu'à terre.)

ANDRÉ, la regardant tristement.

C'est donc bien vrai! M. de Waldeck est capable d'en mourir! Ah! les femmes!...

HÉLÈNE.

André! (Elle va à lui.)

NAVAILLES.

Elle le connaît... il n'a pas menti... cédons la place (Ils s'éloignent en saluant.)

SCÈNE II

ANDRÉ, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Est-ce moi que vous cherchiez, André?

ANDRÉ.

Oui, oui... ce regard si doux, si bon... si honnête! Mademoiselle Hélène, savez-vous qui demeurait dans ce pavillon avant vous?

HÉLÈNE.

Non... et que m'importe!

ANDRÉ.

C'était le logis de Jeanne, de madame Du Barry quand elle venait à la cour... elle le regrette bien, allez!...

HÉLÈNE, blessée.

Le logis de la Du Barry?...

ANDRÉ.

Vous ne le saviez pas?

HÉLÈNE.

Ce soir même, on m'a assigné cette demeure.

ANDRÉ.

On jurerait qu'elle dit la vérité!

HÉLÈNE.

Mais expliquez-vous, à la fin, André!

ANDRÉ.

Je ne sais pas trop comment m'y prendre, et pourtant, mademoiselle Hélène, je ne voudrais pas vous offenser... Savez-vous ce qu'on dit?

7.

HÉLÈNE.

Non.

ANDRÉ.

On dit... que M. de Richelieu vous a amenée... pour...

HÉLÈNE.

Achevez!

ANDRÉ.

Pour être la maîtresse du roi!...

HÉLÈNE.

La maîtresse du roi!... on le dit... on doit le dire... j'étais aveugle... mes yeux s'ouvrent... La maîtresse du roi! C'était donc pour cela qu'ils riaient en me regardant... et que j'entendais ces mots... toujours les mêmes depuis mon arrivée : Soleil levant!... soleil levant!... (Avec explosion.) Ah! la honte a donc des rayons ici! Je veux partir.., partir à l'instant même.

ANDRÉ.

Ah! voilà qui est bien, mademoiselle Hélène! et si monsieur de Waldeck savait ce que je sais à présent...

HÉLÈNE.

Waldeck! Pourquoi ne l'ai-je pas vu depuis huit jours?

ANDRÉ.

Il était prisonnier.

HÉLÈNE.

Waldeck, prisonnier!

ANDRÉ.

Nous nous sommes évadés tous les deux, il veut venir, il veut parler au roi et lui dire : Elle est à moi, rendez-la moi!... Ah! le moins qui puisse lui arriver, c'est de retourner à la Bastille!

HÉLÈNE.

A la Bastille... où mon père est mort!

ANDRÉ.

Venez!

HÉLÈNE.

Non... je reste... j'attendrai le roi.

ANDRÉ.

Le roi!... quand vous savez...

HÉLÈNE.

Je sais que je suis calomniée... insultée... mais Waldeck est menacé, Waldeck souffre, Waldeck n'a qu'une chance de salut, c'est moi... tout le reste n'est rien... je ne puis son-

ger qu'à Waldeck... Je veux parler au roi... (Des fanfares de chasse au lointain.)

ANDRÉ.

Voici Sa Majesté, prenez garde !

HÉLÈNE.

Je ne crains rien... je suis la fille d'un gentilhomme et j'ai de l'honneur; le roi me respectera, parce qu'il a de l'honneur et qu'il est gentilhomme.

ANDRÉ.

Essayez, mademoiselle. Ah! moi, à tout prix, il faut que je retrouve M. de Waldeck! (Il sort.)

SCÈNE III

HÉLÈNE, LE ROI, NAVAILLES, LA COUR. Des fanfares, éclatent de tous côtés à la fois. On voit au fond le retour de la chasse aux flambeaux.

LE ROI, à sa cour.

Une belle soirée, messieurs ! nous avons forcé un cerf dix-cors! Et j'ai redressé la meute moi-même par trois fois... mais je ne me trompe pas... (Il aperçoit Hélène.)

NAVAILLES.

Mademoiselle de Clermont d'Etampes !

HÉLÈNE.

Sire, je sollicite une audience de Votre Majesté.

NAVAILLES.

Messieurs, le roi est ému comme à son premier rendez-vous !

LE ROI, prenant la main d'Hélène.

Mademoiselle, le roi vous accorde l'audience qu'il allait lui-même solliciter de vous. (A sa cour.) Messieurs... (Tous s'écartent.)

SCÈNE IV

LE ROI, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, s'agenouillant.

Sire, c'est à genoux que je veux parler à Votre Majesté !

LE ROI, la relevant.

Madame... si l'un de nous deux doit parler à genoux...

HÉLÈNE.

Écoutez-moi, au nom du ciel !

LE ROI.

Votre prière est exaucée d'avance. J'ai sur moi les titres saisis dans la maison de votre père et dont vous sollicitiez la restitution...

HÉLÈNE.

Oh ! sire, vous êtes bon !... Mais ce n'est pas cela... ce n'est pas assez ! Je viens implorer une grâce.

LE ROI.

Demandez, mademoiselle... Vous ne sauriez jamais trop demander au roi.

HÉLÈNE.

La grâce d'un prisonnier d'État...

LE ROI.

Le nom de cet heureux captif, et il est libre !

HÉLÈNE.

Le baron de Waldeck.

LE ROI, *étonné, à part.*

Waldeck !

HÉLÈNE.

Vous m'avez promis, sire... (*Vivement*). C'est pour celui que j'aime que j'implore la clémence du roi !

LE ROI, *changeant de ton.*

Vous aimez M. de Waldeck !

HÉLÈNE.

De toutes les forces de mon cœur, sire. Je n'ai jamais aimé que lui, jamais je n'aimerai que lui. Nous sommes deux fiancés, orphelins tous deux ; nous n'avons rien au monde sinon notre grand, notre profond amour. J'appartiens à Waldeck et Waldeck est à moi. Quiconque le frappe me blesse, et si quelqu'un me blessait, le sang jaillirait de son propre cœur ! Nous n'avons qu'une âme, sire, vous êtes le maître : J'ai parlé au roi comme je me confesse à Dieu !

LE ROI, *pensif.*

Waldeck ! j'ai promis... je tiendrai !

HÉLÈNE, *lui baisant la main avec passion.*

Oh ! sire !

SCÈNE V

LES MÊMES, ANDRÉ, *puis* WALDECK.

ANDRÉ, *tout essoufflé.*

Le roi ! je veux parler au roi !

LE ROI.

Qu'y a-t-il ?

ANDRÉ.

Oh! Sire, sauvez monsieur de Waldeck!

LE ROI.

Qu'a-t-il fait?

ANDRÉ.

Vos gardes lui ont barré le passage... il a mis l'épée à la main.

LE ROI.

Il a osé!

ANDRÉ.

Le voilà, sire.

Waldeck paraît entouré de gardes.

HÉLÈNE.

Waldeck! (Elle s'élance vers lui.) C'était pour moi, sire... Oh! il est libre, n'est-ce pas?... J'ai la parole de Votre Majesté (Elle entoure Waldeck de ses bras, il la repousse.) J'ai votre grâce!...

WALDECK, amèrement.

Ma grâce... achetée par vous! (Avec dureté.) Je ne veux pas de grâce... je ne veux rien de vous!

HÉLÈNE, se couvrant le visage de ses mains.

Lui!... Il a douté de moi!... (Elle chancelle, André la soutient.)

LE ROI, à Waldeck.

Vous venez d'outrager le roi, monsieur!

WALDECK, relevant la tête.

Le roi m'avait outragé le premier... Comment se venger du roi? j'ai cherché, j'ai trouvé. C'est crime de lèse-majesté que de tirer l'épée dans la demeure royale. Sire, ma vengeance sera de forcer le roi à tuer mon corps après avoir broyé mon âme!

HÉLÈNE.

Ah! il est perdu!

LE ROI.

Malheureux! On pardonne aux insensés.

Il fait un geste, les gardes s'écartent. — Il y a un silence. — D'un geste, le roi éloigne la cour. — La comtesse soutient Hélène. — Waldeck regarde le roi en face et tient ses bras croisés sur sa poitrine.

LE ROI, seul avec Waldeck à l'avant scène.

Approchez! (Waldeck hésite.) Je vous ordonne d'approcher. (Waldeck fait un pas.) Ce que j'ai à vous dire ne doit être entendu que par vous. (Waldeck s'approche, le roi baisse la voix.) Monsieur, il y a un secret dans votre vie. (Mouvement de Waldeck.) Ce secret va vous être révélé, mais vous l'enfermerez en vous... Ne promettez pas... je suis sûr de votre discrétion : il s'agit

de votre mère... Vous êtes venu en France pour réclamer de M. d'Étampes une lettre adressée par madame de Waldeck à un homme dont vous ignorez le nom. Vous le saviez seulement haut placé... puissant... capable de vous faire riche et heureux. (Il tend un pli à Waldeck et lui montre l'enveloppe.) Voici le nom de l'homme à qui la lettre de votre mère était adressée... Lisez !...

WALDECK, stupéfait.

Au roi!

LE ROI, dépliant le papier, le lui donne. — Pendant qu'il lit.

Et souvenez-vous que l'honneur de votre nom est désormais à votre garde!

WALDECK, après avoir lu, avec une émotion profonde et fléchissant les genoux.

Ah ! sire !... mon...

LE ROI, l'interrompant avec bonté.

Votre roi... (Il va vers Hélène.) Douterez-vous encore de mademoiselle d'Etampes, quand moi.. votre ami... je vais mettre sa main dans la vôtre?...

Jeanne entre avec Jacquin, écoute ces derniers mots et fait un mouvement de joie.

WALDECK, se précipitant sur la main d'Hélène.

Hélène !... pardonnez-moi! (Toute la cour se rapproche.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, faisant la révérence.

Je n'irai donc pas jusqu'à Namur, sire? On dirait que je ne suis plus en disgrâce?

LE ROI, menaçant et souriant.

Comtesse, vous l'auriez pourtant bien mérité... Vous qui prenez la liberté... un peu trop grande... de faire arrêter un maréchal de France et un premier ministre!

ANDRÉ.

Sire... ce n'est pas elle... c'est moi...

LE ROI.

Encore toi?

ANDRÉ.

Ah ! sire!... C'était pour sauver M. de Waldeck!

JEANNE, bas.

Et Votre Majesté gardait son droit de grâce...

LE ROI.

J'en ai usé, comtesse. (Il montre Richelieu qui descend l'escalier.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, RICHELIEU.

LE ROI, pendant que Richelieu salue.

Que tout soit oublié, maréchal, je le veux.

RICHELIEU.

Sire, j'ai passé ma vie à faire la volonté du roi. (Il salue Jeanne.)

LE ROI.

M. de Waldeck, aussitôt après votre mariage, vous partirez pour Vienne avec une mission particulière... Eh bien! et toi, Jacquin?

ANDRÉ.

Sire, moi, je suis sans place, M. Dominé m'a donné mon compte à cause de...

LE ROI, à Waldeck.

Vous prendrez M. Jacquin à votre service... il vous suivra à Vienne.

RICHELIEU, vivement.

A Vienne, sire!

ANDRÉ, joyeux à Jeanne.

Vienne, c'est en Allemagne?

JEANNE.

Mais, oui!

ANDRÉ.

C'est là qu'est Thérèse!

LE ROI.

Vienne est assez loin... vous voilà content, maréchal?

RICHELIEU, saluant.

Toujours content, sire!

FIN

POISSY. — TYP ET STER. DE AUG. BOURET.

EN VENTE CHEZ LES MÊMES EDITEURS

PIÈCES DE THÉATRE, BELLE ÉDITION, FORMAT GRAND IN-18 ANGLAIS

Bégaiements d'amour, opéra comique		
Marie de Mancini, drame en 5 actes	»	»
Le Capitaine Henriot, opéra comique, 3 ac.	1	»
Jacques Barke, drame en 5 actes	»	50
Un Clou dans la serrure, c. vaud. en 1 act.	1	»
Les Mystères du vieux Paris, drame en 5 ac.	»	50
Les Vieux Garçons, comédie en 5 actes	2	»
Le Second mouvement, coméd. en 3 actes.	1	50
L'oncle Sommerville, comédie en 1 acte	1	»
Le Singe de Nicolet, comédie en 1 acte	1	»
Jupiter et Léda, opérette en 1 acte	1	»
Les Jocrisses de l'amour, com. en 3 actes.	2	»
Le Mousquetaire du roi, drame en 5 actes.	2	»
Les 2 Reines de France, drame en 4 actes	2	»
La Belle au bois dormant, drame en 5 act.	2	»
La Flûte enchantée, opéra fant. en 4 actes.	1	»
La Gitane, drame en 5 actes	»	50
Les Vieux Glaçons, parodie des Vieux Garçons, en 2 actes	1	»
Juge et Partie, vaudeville en 1 acte	1	»
Le Cabaret de la Grappe dorée, comédie vaudeville en 3 actes	»	50
Madame Aubert, drame en 4 actes	2	»
Les Cabotins, comédie vaud. en 3 actes	»	50
Lantara, comédie vaudeville en 2 actes	1	»
La Pomme, comédie en 1 acte, en vers	1	50
Les Victimes de l'Argent, com. en 3 actes.	2	»
Le Supplice de Paniquet, com. en 1 acte	1	»
Les Parents de Province, vaud. en 1 acte.	1	»
Lisbeth, opéra comique en 2 actes	1	»
Le Saphir, opéra comique en 3 actes	1	»
La Comédie de salon, proverbe en 1 acte	1	»
Une Vengeance de Pierrot, bouffonn. 1 act.	1	»
Avant la Noce, opérette en 1 acte	1	»
La Petite Voisine, vaudeville en 1 acte	»	40
Macbeth, opéra en 4 actes	1	»
L'OEillet blanc, comédie en 1 acte	1	»
Le Mariage de Don Lope, op. com. en 1 act.	1	»
Un Drame en l'air, bouffonnerie, en 1 act.	1	»
Le Bœuf Apis, opérette bouffe en 2 actes.	1	»
Les Enfants de la Louve, drame en 5 actes.	2	»
Le Ménétrier de St-Waast, mélod. en 5 act.	1	»
M. et Madame Crusoé, vaudev. en 1 acte	1	»
C'est pour ce soir, à-propos en 1 acte	1	»
M. de Saint-Bertrand, comédie en 4 actes.	2	»
Le Supplice d'une femme, drame en 3 act.	2	»
La Voleuse d'Enfants, drame en 5 actes	»	50
Les Vendanges du clos Tavannes, d. 5 ac.	»	50
Le Clos Pommier, drame en 5 actes	2	«
Bibi, vaud. en 1 acte	»	40
Lischen et Fritzchen, saynette en 1 acte	1	»
Une Journée à Dresde, comédie en un acte.	1	»
Les Femmes du Sport, pièce en 4 actes	1	»
Le Carnaval des Canotiers, vaud. en 4 act.	»	50
Les Jurons de Cadillac, com. en 1 acte	1	»
Le Supplice d'un Homme, comédie 3 actes.	2	»
Princesse et Favorite, drame en 5 actes.	»	
Les Yeux du cœur, comédie en 1 acte	1	
Le Déluge universel, drame en 5 actes		
Les Deux Sœurs, drame en 3 actes		
Douglas le Vampire, drame en 5 actes		
L'Amour qui tue, drame en 7 actes		
La Gazette des Etrangers, folie en 1 acte.	1	
Fabienne, comédie en 3 actes	2	
Jeanne Darc, opéra		
Le Meurtrier de Théodore, com. en 3 act.	2	
Le Paradis des femmes, drame en 5 actes.		
Les Blanchisseuses de fin, com. vaud. en 5 actes		
Les Parasites, drame en 5 actes	2	
Pierrot héritier, comédie en vers	1	
Le Roi de la lune, vaud. en 4 actes		
L'Homme aux Figures de cire, drame en 5 actes		
Le Tattersall brûle ! com. en 1 acte	1	
La Marieuse, comédie en 2 actes	1	
Les Douze Innocentes, opérette en 1 acte.	1	
La Meunière, drame en 5 actes	2	
La Louve de Florence, drame en 5 actes.		
La Famille Benoîton, comédie en 5 actes.	2	
Le Médecin des pauvres, drame en 6 actes		
Les Révoltées, comédie en 1 acte	1	
Les Méprises de Lambinet, com. en 1 acte.	1	
Martha, opéra en 4 actes	1	
Le Moine, drame en 4 actes		
Les Bergers, opéra comique en 3 actes	2	
Dernières Scènes de la Fronde, dr. en 3 ac.		
La Fiancée d'Abydos, opéra com. en 3 ac.	1	
L'Honneur dans le crime, drame en 5 act.		
Malheur aux vaincus, comédie en 5 actes	2	
L'Homme à la blouse, drame en 4 actes		
Le Lion amoureux, comédie en 5 actes		
Le Massacre des Innocents, drame en 5 act.		
La Consigne est de ronfler, com.-vaud. 1 ac.	1	
Fior d'Aliza, opéra comique en 4 actes	1	
Barbe-Bleue, opéra bouffe en 3 actes	2	
Qui Femme a, Guerre a, proverbe, 1 acte	1	
Cosima, drame en 5 actes	1	
Le Chic, comédie en 3 actes	2	
Le Mariage d'honneur, comédie en 1 acte.	1	
François le Champi, comédie en 3 actes	1	
La Contagion, comédie en 5 actes	2	
Gabriel Lambert, drame en 6 actes	2	
Didon, opera bouffe en 2 actes	1	
Mangeur de fer, drame en 5 actes	2	
Don Juan, opéra en 5 actes	1	
La Dent de sagesse, comedie en 1 acte	1	
Les joyeuses Commères de Windsor, opéra comique en 3 actes	1	
Le Serment de Bichette, vaud. en 1 acte		
La Colombe, opéra com. en 2 actes	1	
Les Dragées de Suzette, opéra com. en 1 ac.	1	

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.